

PIECES
L I B R E S
DE M^R. FERRAND,
ET
POÉSIES
DE QUELQUES AUTEURS
sur divers sujets.



A L O N D R E S.

M. D C C. L X.



J'ai
Pas



PIECES
LIBRES
DE
M^R. FERRAND.

*Si tu veux, suivant ta chimere,
Regner sur le sacré vallon,
Parmi les Galants de ta Mere,
Ferrand, dis-moi quel est ton Pere,
Et tu seras mon Apollon.*

ECOUTEZ-MOI, vrais Enfants d'A-
pollon,
Doctes Rimeurs & joyeux Ecri-
vains,

J'ai vu Phœbus dans le sacré vallon.
Pas ne croyez que ce sont contes vains;

Oui, je l'ai vu : Nymphes & Dieux Sylvains
Suivoient ses pas, attentifs à ses sons;
Rien ne chantoit que badines Chançons,
Car Apollon quelquefois aime à rire.
Je l'écoutai, j'en retins les leçons,
Et d'après lui j'ose ici les écrire.



Au lit de mort une vieille à confesse,
Qui cinquante ans sous Vénus travailla,
A Bourdaloue exageroit sans cesse
Les doux plaisirs dont amour la combla.
Oh! ça, lui dit l'Enfant de Loyola,
Songez à Dieu : je le voudrois, dit-elle,
Mais j'ai toujours un b...gre de v...là,
Même en mourant, qui me f... la cervelle.



Deux Cordeliers, grands débrideurs de
Nones,
A fraix communs desservoient un Couvent,
Et dirigeoient douze gaillardes Nonnes;
Ç'en étoit six pour chaque desservant.
L'un trépassa dans de rudes épreuves:
Moi j'ai bon dos, dit l'autre survivant;
Morbleu, je veux épouser les six veuves.

Trois siècles différents ont produit à la fois

Martial, Horace & Pindare;

Quel siècle, ami, seroit plus rare,

S'ils étoient rassemblés tous trois!

Rousseau, nul autre, ce me semble,

Au nôtre ne peut être égal,

Puisque dans toi seul il rassemble

Pindare, Horace & Martial.



Le Tragi-comique Danchet,

Dont le fiel contre moi s'allume,

S'exprime à peu près de sa plume,

Comme un Savetier du tranchet.

L'un fait des souliers & des....

Souliers qu'il vend cher aux badauts,

Et l'autre ne fait point des Pièces

Que de pièces & de morceaux.



Un beau Chartreux, Moine Napolitain,

Fut pris fondant son Prieur D. Jérôme.

On le conduit au Métropolitain:

Ça votre nom, dit l'Evêque? D. Côme:

Votre péché quel est-il? de Sodome:

Votre âge quel? il est de vingt-huit ans;

Moine de quand? dès mon plus jeune temps:

Dans le Couvent qu'êtes-vous ? Econome.
Ah ! dit alors l'Evêque entre ses dents,
Bien payerois un pareil Major-dome.



Pere Macaire en un coin instruisoit,
En l'embrassant, fille simple & gentille;
Mais cependant qu'il la catéchisoit,
Ce que savez croissoit sous sa mandille:
Que sens-je là, Pere, lui dit la fille,
Après avoir son *Pater* achevé?
Je ne fais quoi là-dessous s'est levé,
Qui me repousse. Ah ! dit Pere Macaire,
Serrez-le bien, & dites votre *Ave*,
De saint François c'est le grand reliquaie.



Nonnain Ferlue & Frere Roidinet
S'escarmouchoient de la belle maniere;
Comme un verrat le bon Frere écumoit,
La bonne Sœur s'escrimoit du derriere;
Mais quand venoit à l'extase derniere,
Comme un Païen le frappart blasphemoit.
Ah ! quel péché, dit lors la mijaurée,
Tels jurements vous damneront. Hélas !
Dieu permet bien que prenions nos ébats ;

Mais pour guérir mon ame timorée,
Frere très-cher, hélas! ne jurez pas.



Un maltôtier gourmandoit des manœuvres,

Qu'il avoit fait travailler à son fief,
Pour élever poteaux & hautes œuvres,
Croyant par-là se donner du relief.
Par saint Matthieu, pareille masse-pierre,
S'écria-t-il, ne durera vingt ans.
Ah! Monseigneur, lui repart Maître Pierre,
Ç'en sera là pour vous & vos enfants.



Dans un festin donné par la jeunesse
Aux deux Amants que Vulcain surprit nus,
Pour servir Mars, pour servir sa Maîtresse,
Amours badins furent tous retenus:
Si devoient-ils, par Hébé soutenus,
Ne célébrer que la fille de l'Onde;
Mais les frippons, laissant Dame Vénus,
Chanterent ... qui ? chanterent Rupel-
monde.



Quand Apollon, avec le Dieu de l'Onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,

L'un fut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les
Dieux:

Mais c'est en vain qu'abandonnant les
Cieux,

Vénus, comme eux, veut se cacher aux
Cieux,

On la connoît au pouvoir de ses yeux,
Lorsque l'on voit paroître Rupelmonde.



Un Mathurin, rédempteur assidu,
Pour convertir un Turc, lui disoit comme
Adam mangeant de ce fruit défendu
Nous damna tous; que Dieu s'étant fait
homme

Pour nous sauver, fut en Croix suspendu.
Donc, dit le Turc, si j'ai bien entendu,
Votre Dieu fut pendu pour une pomme.



Avec un bon v... long d'une aune,
Et dont la mine ragouôtoit

Le Capucin Blaise f.....

Une vénérable Matrone;

Mais par respect notre vieux Faune
N'osoit lui mettre jusqu'au bout.

Par la morbleu mettez-le tout,
Dit-elle au Pudibond Priape,
Un bon v.. d'âne quand il f...
Fait plus d'honneur qu'un v.. de Pape.



Anne, dit-on, médit de moi,
Et me souhaite, en un huitain,
Tous les maux qu'elle craint pour soi,
Et qu'elle aura pour le certain.
Mais Anne me maudit en vain,
De ce ne suis épouvanté;
Malédiction de Putain....
Sont oraisons pour la santé.



Après confesse, à travers un Parloir,
La Sœur Colette entretenoit Pere Ange;
Est-ce un péché, dit-elle au Frere noir,
De se gratter quand le nombril démange?
Oui, c'est péché, ne fut-ce qu'un moment;
Nos corps ne sont que boue & que souil-
lures,

Et quel qu'en soit le désir véhément,
Ne faut sur soi porter ses mains impures.
Lors se levant & troussant ses habits,
Grattez-moi donc, dit Colette au Pere Ange,

Vous, Pere en Dieu, dont les doigts sont
benis;

Mais grattez fort, car bien fort me démange.



Astrée un jour s'enquit du Médecin,
Quel temps étoit à l'amour plus propice:
L'ébat, dit-il, au matin est plus sain,
Mais vers le soir il a plus de délices.
Oracle sûr! savante Faculté!
Bien répondu! Depuis ce temps Astrée
Chaque matin le fait pour sa santé,
Pour le plaisir le fait chaque soirée.



Lorsque les deux Anges blondins
Aux Sodomites apparurent,
Deux des plus nobles Citadins
En rut aussi-tôt accoururent.
Les Anges eurent beau voler,
Les b.....pour les enculer
A leurs dos si fort se lièrent,
Qu'emportés là-haut tout brandis,
En déchargeant ils s'écrierent,
Ah! nous sommes en Paradis.



Thémire, au gré de mes desirs,
J'ai cru vous voir abandonnée;
J'ai cru m'enivrer des plaisirs
De la nuit qui suit l'hyménée:
Mais à mon réveil j'ai connu
Que je m'étois entretenu
D'illusions & de mensonges.
Que j'aurai de félicité,
S'il est vrai ce qu'on dit des songes,
Qu'ils promettent des vérités!



Le Frere Luc ayant mis bas biffac,
Froc & manteau, pour la Dame de Bec,
Bien l'exploitoit au fond d'un cul de sac,
Main sur tectin, œil contre œil, langue en
bec.

Puis tout à coup Luc d'un goût un peu grec,
La vire droit, fiche où savez son pic.
Pour l'en ôter sifflant comme un aspic,
La Dame alloit & de taille & d'estoc,
Se remuant. Sacré froc d'Habacuc!
Trop bien allez, lui dit le porte-froc,
Mieux qu'un Prélat vous traitez Frere Luc.



Il n'en est plus, Themire, de ces cœurs
Tendres, constants, incapables de feindre,
Qui d'une ingrante épuisant les rigueurs,
Vivoient contents & mouroient sans se
plaindre.

Les feux d'amour alors étoient à craindre ;
Mais aujourd'hui les feux les plus constants
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit
éteindre :

Hélas! pourquoi suis-je encor du vieux temps!



Blaise consultant ses amis
Sur une affaire d'importance,
Leur disoit : vous m'avez promis
Dans mes besoins votre assistance.
Jean, l'un d'eux, lui dit aussi-tôt :
Qu'est-ce donc, Blaise, qu'il vous faut ?
Quel trouble agite ainsi votre ame ?
Est-ce du bien qu'on vous ravit ?
Blaise répond : j'ai mal au v..
Dois-je à présent baiser ma femme ?
Male-peste, que dites-vous,
Dit Jean ? c'est pour nous perdre tous.



Vous buvez d'un vin, moi d'un autre,
Et mon plat n'est jamais le vôtre,
Quand vous me donnez un repas.
Ce procédé me semble étrange:
Faut-il, quand avec vous je mange,
Qu'avec vous je ne mange pas?



Pour une mauvaise Chançon,
Paul s'imagine être un Virgile;
Ainsi qu'il se croit un Achille,
Pour une blessure au talon.



Au rendez-vous, dès le matin donné,
Vint une Belle, ivre d'un vin nocturne,
Dont le Galant se trouvant étonné,
A la tancer point ne fut taciturne.
Morbleu ! dit-il, chauffant son grand co-
thurne,
Ce n'est aimer que s'enivrer ainsi.
Ce trait est noir : oh ! oh ! nous y voici,
Reprit la Dame. Eh ! par le grand saint
Jacques,
Vous semble-t-il que nous soyons ici
Venus tous deux pour y faire nos Pâques?

Belle jupe, beaux cotillons
On remarque aux filles de joye;
Tout le reste est en guenillons,
Gants, manchons, souliers, petite oye.
Alix dit, que c'est la raison
Que son devant soit le plus leste,
Puisqu'il est maître en la maison,
Et qu'il fait aller tout le reste.

L'INTERROGATOIRE.

UN vieux Juge informant d'un viol fait
sur les lieux,

Interrogeoit sur ce fillette à porte close,
Sotte, il est vrai, d'esprit, mais fraîche
comme rose.

C'étoit morceau friand; aussi déjà des yeux
Le Ribaud la convoite, & pour l'abuser
mieux,

Tout ce qu'à l'accusé la Belle avoit vu
faire,

Le paillard le faisoit, caressoit la commere,
Prenoit ses blancs tettins, levoit son tablier:
Ça, dit-il, entre nous, fit-il pas autre chose?

Eh! oui, dit-elle, il mit.... mettons donc,
& pour cause;

Un Juge, comme moi, ne doit rien oublier.
Jean, qui devoit après déposer sur l'affaire,
Par la porte de l'huis avisa le mystere,
Et lors pour déloger ne se fit pas prier.
Tous les autres témoins avoient beau lui
crier,

Eh! pour Dieu, Jean reviens. A d'autres,
dit-il; Diantre,

J'ai vu ce que j'ai vu, grand merci de vos
soins;

Le Diable m'emporte si j'entre,
On y chevauche les témoins.

A U T R E.

J Adis logeoit près d'un Couvent femelle
Certain quidam friand d'un tel gibier.

Or, là dedans chaque nuit sans chandelle
Par l'huis secret entroit maint Cordelier.

Si faut-il bien, dit-il, de cette porte

Ufer aussi : Pour ce mit une nuit

L'habit claustral, & parmi la cohorte

Dessous le froc fut d'abord introduit.
Or, il n'entroit qu'autant de béats Peres
Qu'elles étoient de révérendes Meres.
Fixe en étoit le nombre au rendez-vous ;
Chacun trouvoit toujours même monture ;
Et là par rangs ils se pourvoyoient tous.
Advint qu'enfin Frere Bonaventure,
Ne trouva point gîte : Ouais, qu'est-ceci ?
S'écria-t-il ; puis le long de la Sale, &c.

LA PRÉSUMPTION HUMILIÉE.

C O N T E.

CERTAIN Autel de royale fabrique
A pour tableau l'Annonciation.
Voyant la Vierge, un Vieillard Séraphique
Du feu charnel sentit l'émotion.
Si forte en lui fut la tentation,
Qu'avec scandale il quitta le mystere.
Fi, quelle horreur ! dit un Jésuite austere ;
Onc pour tableau tel penser dissolu
Ne m'advientra : qu'on allume le cierge,
Vierge, ne crains. Le béat résolu,
Sans rien sentir, considere la Vierge ;
Mais il vit l'Ange, & le voilà pollué.

CON-

C O N T E.

EN l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans loix & sans con-
trainte,

On croit qu'Amour eut un regne éclatant.
C'est une erreur; il fut si peu content,

Qu'à Jupiter il porta cette plainte:

J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,

Dit-il; je regne, & je n'ai point de gloire;

J'aimerois mieux dompter des ennemis:

Je ne veux plus d'empire sans victoire.

A ce discours Jupin rêve, & produit

L'austere honneur, l'épouvantail des Belles,

Rival d'Amour, & Chef de ces rebelles,

Qui font beaucoup avec fort peu de bruit.

L'Enfant mutin le considere en face,

De près, de loin, & puis faisant un saut:

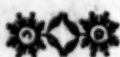
Pere des Dieux, dit-il, je te rends graces,

Tu m'as fait là l'ennemi qu'il me faut.



ÉPIGRAMMES.

BRulé du feu de la concupiscence,
Frere Thibaud courut à son Gardien.
Jeûnez, mon fils, lui dit la Révérence :
Thibaud jeûna; le jeûne ne fit rien.
Lors derechef Thibaud se plaint : eh bien,
Joignez au jeûne & discipline & haire,
Dit le Vieillard ; mais las le pauvre haire
Sentit sa chair encor plus regimber.
Vertu du froc ! succombez-y donc, Frere,
Tant que d'un an n'y puissiez retomber.



Robin cherchant aventure charnelle,
Pressoit au Bal Tendron de quatorze ans,
Qui, sous l'habit de gente Demoiselle
Lui dit : calmez ces desirs violents,
Point ne ferez ici d'exploits galants,
Mâle je suis. Robin ne se dérange,
Et s'écria les yeux étincelants,
Ainsi soit-il ! parbleu, je gagne au change.



Pour quelque temps Apollon voudrois
être;

Non pour desir d'éclairer l'univers,
Non pour tirer fleches, ni pour connoître
Simples cachés & leurs effets divers;
Non que je veuille, ô puissant Dieu des
Vers,
Régler les rangs qu'à ton gré tu décernes;
Mais nettoyant le Pinde & ses cavernes,
Je ne voudrois qu'en chasser un monceau,
Un vil essaim de Poëtes modernes,
Pour n'y laisser que La Mothe & Rousseau.



Un jour auprès d'un aveugle en priere,
Au coin d'un bois, Jean du malin pressé,
Mit bas Alix, gentille chambriere,
Et l'exploita dans le fond d'un fossé.
L'aveugle écoute, & d'un ton plus baissé
Va marmottant l'*Ave* de notre Dame.
Ah! je me meurs, dit Alix, qui se pâme;
Moi, reprit Jean, suis déjà trépassé;
L'aveugle dit : Dieu veuille avoir votre ame.
Et *Requiescant in pace.*



Pour confesser femelle de vingt ans
Par un matin arriva Pere Antoine;
Près de son lit d'abord s'assit le Moine,
Mais tôt après le ribaud fut dedans.
Frere Lubin, avec des yeux ardents,
Voyoit le tout de loin par la fenêtre;
Hélas! dit lors Lubin entre ses dents,
N'aurai-je point le bonheur d'être Prêtre?





LE
LUXURIEUX,
COMÉDIE
EN UN ACTE,
Par LE GRAND.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ISABELLE.

ISABELLE.

VOUS verrai-je toujours plongé dans
la luxure?

VALERE.

Que voulez-vous, ma sœur; je cede à la
nature.

Vous le savez, chacun a divers appétits;
Vous êtes pour les grands, je suis pour les
petits....

J'entends les grands répas.

I S A B E L L E.

Que voulez-vous entendre?

Mon frere, en vérité, je ne saurois com-
prendre.

V A L E R E.

Vous ne sauriez comprendre! avez-vous
point dequoi?

J'entends un grand esprit.

I S A B E L L E.

Vous vous moquez de moi.

V A L E R E.

Si vous ne comprenez....

I S A B E L L E.

Quels discours sont les vôtres?

V A L E R E.

Vous les pourriez du moins faire compren-
dre à d'autres.

I S A B E L L E.

Contre les voluptés j'ai toujours com-
battu;

Et si quelques desirs attaquent ma vertu,

C'est en dormant : jamais je n'en suis contentante.

V A L E R E.

Votre pollution est toujours innocente ;
Je vous entends.

I S A B E L L E.

Mais vous, toujours luxurieux,
On vous voit nuit & jour hanter les mauvais lieux.

Les femmes de ce temps épuisent bien les bourses.

V A L E R E.

Dans les miennes, ma sœur, j'ai de grandes ressources :

Sans m'épuiser, j'en puis tirer ce que je veux.

I S A B E L L E.

Mon frere, en vérité, vous êtes bien heureux ;

Celles que vous payez sont encor plus heureuses.

V A L E R E.

Je fais les rendre aussi, ma sœur, bien amoureuses.

I S A B E L L E.

Mais c'est de votre argent.

V A L E R E.

Ah! ne le croyez pas;
Elles trouvent en moi, ma sœur, d'autres
appas.

I S A B E L L E.

Quoi, vous me soutiendrez que cette chair-
cuitière

N'est pas intéressée?

V A L E R E.

Ah! ma sœur, au contraire;
Elle a le cœur si bon, qu'en mille occasions
Pour avoir une andouille, elle offre deux
jambons.

I S A B E L L E.

Je devine à peu près ce que vous voulez
dire,

Et la similitude a de quoi faire rire.

V A L E R E.

Où donc est le plaisant en ce que l'on vous
dit?

I S A B E L L E.

Vous enveloppez tout avecque tant d'es-
prit,...

Deux jambons, une andouille : allons, passons, mon frere,
Cette explication n'est pas fort nécessaire,
Et malgré ma pudeur.... mais voici Paillardet.

SCENE II.

VALERE, ISABELLE,
PAILLARDET.

VALERE.

EH bien, as-tu rendu ce matin mon billet?

PAILLARDET.

Oui, Monsieur, cette nuit vous pourrez voir Julie,

Madame Pommelée en vos mains la confie.

VALERE.

As-tu vu la Fillon? Me fera-t-elle voir

La Brune en question?

PAILLARDET.

Oui, vous l'aurez ce soir:

Et j'ai vu tout d'un temps Madame Motte-verte ;

Elle a , m'a-t-elle dit , fait une décou-
verte

D'un Tendron de quinze ans ; ce sera pour
midi.

Voilà , graces à mes soins , ce jour-ci bien
rempli.

V A L E R E.

Songez donc à demain

I S A B E L L E.

En vérité , mon frere ,
Vous vous allez tuer : je vous le réitere.
Si j'en faisois autant , je serois sur les dents.

V A L E R E.

Vous le croyez , ma sœur , allez , ce passe-
temps

Conserve la santé. Regardez vos voisines ,
Madame Gobe-dru , Madame Gripe-pines ,
La Comtesse d'Assaut , la Marquise Co-
gnard ;

Ce jeu que vous blâmez les rend grasses à
lard.

I S A B E L L E.

Je ne le blâme point , mais je suis assez sage
Pour ne le point goûter que dans le ma-
riage.

V A L E R E.

Eh bien, mariez-vous, j'en demeure d'accord,

De vous en empêcher j'aurois certes grand tort.

Quel Mari prendrez-vous? Est-ce le Capitaine?

I S A B E L L E.

Nous nous sommes brouillés depuis une semaine.

V A L E R E.

Pourquoi donc?

I S A B E L L E.

Il m'a fait le plus infâme tour
Qu'on puisse jamais faire. Il passoit l'autre
jour,

Avec sa Compagnie, au bas de ma fenêtre;
C'étoit le jour de l'an : Dès qu'il me vit
paroître,

Il présente sa pique, il en fait mille tours,
Me saluant au son des fifres & tambours.

De cette honnêteté j'étois assez contente;

Mais à peine fut-il à la porte d'Orante

Qu'il aime depuis peu, qu'avec un grand
fracas

Il fait en même-temps tirer tous ses soldats.
Ah! j'en suis enragée.

V A L E R E.

Hé quoi! cela vous pique?

I S A B E L L E.

Comment donc! devant moi venir branler
la pique,

Pour aller décharger ailleurs?

V A L E R E.

Le trait est noir.

I S A B E L L E.

Non, mon frere, jamais je ne veux le re-
voir :

Ce sont de ces affronts que jamais on n'ef-
face,

V A L E R E.

Ainsi donc vous prendrez l'Avocat en sa
place;

Mais c'est un ignorant :

I S A B E L L E.

Pas tant que l'on le croit.

Il s'offre nuit & jour à me montrer le Droit;
Il débute par là.

V A L E R E.

Pourvu qu'il continue,

Vous ferez avec lui passablement pourvue.
Vous concevrez bientôt.

ISABELLE.

Oni, j'ai l'esprit ouvert,
Et de ce que j'y mets jamais rien ne se perd.

VALERE.

Allez donc au plutôt, finissez cette affaire.
Adieu, ma chere sœur.

ISABELLE.

Jusqu'au revoir, mon frere.

SCENE III.

VALERE, PAILLARDET.

VALERE.

ENfin, nous sommes seuls; il faut te
découvrir

Un dessein que j'ai fait pour me bien ré-
jouir.

J'aime, depuis huit jours, une jeune inno-
cente

Que tu ne connois point : Elle est toute
charmante;

Mais je n'en puis venir à bout sans l'épouser:
Il faut, cher Paillardet, m'aider à l'abuser.
J'ai dit que son Tuteur étoit homme intrai-
table,

Qu'il ne souffriroit pas une union sem-
blable;

Mais que pour le tromper j'avois un Au-
mônier,

Qui, tous deux en secret, pourroit nous
marier.

Elle en est consentante; il faut, je t'en
conjure,

Que de cet Aumônier tu prennes la figure,
Et tu nous marieras.

P A I L L A R D E T.

Oui dà, je le veux bien;
Le tour sera bouffon.

V A L E R E.

Pour qu'il n'y manque rien,
Il faudra deux témoins, à ce que j'imagine.

P A I L L A R D E T.

Eh bien, prenons Courtaut avecque la Ba-
bine,

Ils sont de nos amis; & leur plus grand
desir

Est dans l'occasion de nous faire plaisir.

V A L E R E.

Mais il nous faut quelqu'un pour faire le
Notaire.

P A I L L A R D E T.

Oh! quant à celui-là, Monsieur, j'ai votre
affaire.

Pousse, mon camarade : il fut Clerc ci-
devant;

Pour dresser un contrat il est assez savant.
Mais quand vous serez las de tout ce badi-
nage.....

V A L E R E.

Tu prendras cette fille après en mariage.

P A I L L A R D E T.

Moi, Monsieur!

V A L E R E.

Pourquoi non? va, tu seras content.

P A I L L A R D E T

Mais, dites-moi, Monsieur, a-t-elle du
comptant?

V A L E R E.

Je crois son fonds petit.

P A I L L A R D E T.

Moi, j'ai fort peu d'avance.

Je ne veux pas, Monsieur, vivre dans l'indigence.

V A L E R E.

Elle a cinq cents écus.

P A I L L A R D E T.

Je n'en ai gueres plus:

Voyez, quand nous aurions ensemble mille écus,

Que Diable ferions-nous?

V A L E R E.

Ne te mets point en peine,

Laisse-moi seulement prendre mon droit d'aubaine,

Tu seras satisfait. Va donc chez un frippier
Louer tout au plutôt un habit d'Aumônier.
Moi je prends le moment que ma sœur est
absente,

Pour aller là dedans sonder notre servante.
Elle est farouche un peu; mais je crois
après tout,

Qu'avec quelques efforts, j'en viendrai bien
à bout:

Sinon j'irai chercher quelque Dondon jolie
Pour pelotter toujours en attendant partie.

SCENE

SCENE IV.

PAILLARDET *seul.*

IL ira pelotter! je devine bien où.
Ah! qu'il fait bien la paume! il tire droit
au trou;

Quelquefois au dernier il fait prendre la
bisque,

Saisit la balle au bond, sans courir aucun
risque.

Il force rudement, il a de si grands coups,
Que qui joue avec lui toujours a le dessous.
Mais que vois-je! Quelle est cette Beauté
charmante?

Je ne la connois point, seroit-ce l'innocente?

SCENE V.

AGNÈS, BIBI, PAILLARDET.

AGNÈS.

Monsieur Valere,

C.

PAILLARDET.

Il sort dans ce même moment
Je ne me trompe point , c'est elle assurément

AGNES.

Reviendra-t-il bientôt?

PAILLARDET.

Il ne tardera guere
Avez-vous avec lui quelque importante affaire à
faire?

AGNES.

Oui, Monsieur; mais pourquoi me regardez-vous tant?

PAILLARDET.

Je croyois vous connoître.

AGNES.

Il se pourroit : pourtant
Cela me surprendroit; je suis si peu connue

PAILLARDET.

L'ingénue

AGNES.

J'étois venue ici pour me faire épouser.

PAILLARDET.

Eh bien pour cet effet daignez vous reposer
Je vais chercher Valere.

SCENE VI.

AGNÈS, BIBI.

AGNÈS.

AH! ma chere cousine.

BIBI.

Eh! comment donc? toujours je te verrai
chagrine?

Pourquoi tant de soupirs?

AGNÈS.

Mon mal n'est point petit;
Si tu savois quel songe a troublé mon esprit,
Tu serois effrayée autant que moi, je gage.

BIBI.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

AGNÈS.

Mon songe est bien étrange, & je ne pense
pas

M'être jamais trouvée en un tel embarras.

Je l'ai vu cette nuit, cet amoureux Valere,

Un poignard à la main, & tout prêt à me faire

Quelque sanglant outrage: il n'étoit point

vêtu

De ses habits dorés ; il m'a paru tout nud,
J'ai pâli, j'ai rougi de honte, à cette vue ;
Je me suis écriée, hélas ! je suis... perdue.
Mais lui, sans s'étonner, il faut passer le pas,
M'a-t-il dit. Ah ! Valere, aimez-vous les
combats,
Ai-je dit ? c'est ailleurs que vous devez com-
battre,
Car tout du premier coup vous me pourriez
abattre.
Enfin, poussant sa pointe & suivant son trans-
port,
Il m'a prise à la gorge, & du premier effort
Il m'a mise par terre, & m'ayant renversée
Du poignard qu'il avoit m'a coup sur coup
percée,
Tout ce que je sentois m'empêchoit de par-
ler ;
A peine mes soupirs se pouvoient exhaler :
Pourtant à mon secours j'ai réclamé mon
pere ;
Hélas ! dans ce moment il poignardoit ma
mere,
Il ne m'écoutoit pas. Poursuis donc, inhu-
main,

Puisqu'on te laisse faire, achève ton dessein,
Ai-je dit au cruel, égorge la victime.
Enfin, jusques au bout ayant poussé son
crime,
Sans vie il m'a laissée après ce long combat,
Et je me suis trouvée en un piteux état,
Je me suis éveillée, accusant la nature
De m'avoir abusée avec cette imposture :
Je ne fais ni comment, ni quand s'est fait cela,
Mais je fais que j'étois en eau sortant de là.
Voilà quel est mon songe, explique-le,
cousine.

B I B I.

Hé, mais... pour le poignard aisément je
devine,
C'est victoire, dit-on ; l'homme nud, c'est
desir ;
Et la fille percée, on dit que c'est plaisir.
Voilà ce que j'en fais.

A G N E S.

Eh ! dis-moi, je t'en prie,
As-tu fait quelque songe aussi pendant ta vie ?

B I B I.

Si ma mémoire peut me les rendre présents,
Je vais t'en conter un des plus extravagants.

Il n'est chose d'abord dans toute la nature,
Dont tour à tour je n'aye en dormant la
figure.

Je me vois chaque nuit dans un Pays nou-
veau ;

Je me trouve serpent , arbre , poisson , oiseau
Si je me vois jument , un maquignon me
domte ,

Un palfrenier me fangle , un cavalier me
monte.

Je deviens quelquefois matelas & coutil ,
Pierre où le Remouleur affine son outil.

Aiguille , l'on m'enfile , & son , l'on me re-
fasse.

Noix muscade , on me racle , & poivre , on
me concasse.

Air à boire , air de Cour , air de Pont-neuf
flon , flon ,

Je m'accorde toujours au son du violon.

Gaillarde , Traquenard , branle , loure , cha-
conne ;

Celui-ci me solfie , & cet autre m'entonne.

Enfin , air d'Italie , ou sonate , ou motet ;

M'ayant bien frédonnée , on tourne la
feuille.

A G N E S.

Tu souffres donc beaucoup! je te plains,
ma cousine.

B I B I.

Oui, je souffre au-dessus de ce qu'on s'i-
magine.

A G N E S.

Mais que dis-tu, cousine, aux Auteurs de
tes maux?

Ne les traites-tu pas d'inhumains, de bour-
reaux?

Comment les nommes-tu souffrant un tel
martyre?

B I B I.

Ah! mille fois j'en souffre & souffre sans
rien dire.

Mais quelqu'un vient ici, cousine, taisons-
nous.

A G N E S.

C'est Valere lui-même.



S C E N E VII.

VALERE, AGNÈS, BIBI, PAILLAR-
DET, *déguisé en Aumônier*, POUSSE,
déguisé en Notaire, COURTAUT, LA
BABINE, *témoins*.

V A L E R E.

A H! ma Belle, c'est vous:
Je conduis avec moi l'Aumônier, le No-
taire,
Et les témoins qu'il faut pour finir notre
affaire.

POUSSE *en Notaire*.

De vos conventions suffisamment instruit,
J'ai rédigé le tout dans la forme qui suit:
Voici votre contrat que j'ai fait en deux
lignes.
Fut présent devant nous Messire Jean de
Vignes,
Chevalier de Valere & Seigneur des Con-
neaux,
Des Blondins, des Grisons, Roussillons,
Mauricaux,

& *cætera*, Baron, Seigneur de la Magnotte,
Comte de S. Vitaux, au pays de la Motte,
Marquis de Braquemart, Grand-Prieur des
Nonnains,

Grand-Vidame d'Anconne & lieux circon-
voisins;

Et Damoiselle Agnès Gribiche Coxiboin-
dre:

Lesquels charnellement desirant se conjoin-
dre,

Par le présent contrat renonçant, approu-
vant,

Sont demeurés d'accord des articles suivants.

Primò, ladite Agnès apporte en mariage

Un champ clos, dont la terre est propre au
labourage;

Un pré prêt à faucher, & deux petits mou-
lins,

L'un à eau, l'autre à vent, & tous deux fort
voisins,

Séparés par un pont de structure bizarre,

Où, quoiqu'étroit, souvent le voyageur s'é-
gare;

Un bâtiment moderne & percé comme il
faut,

Bien conditionné du bas jusques en haut;
Pour meubles un chambranle, & des plus
beaux qu'on fasse;

Item, le tour de lit avec la bonne-grace,
Travaillés à l'aiguille, entourés d'un mollet;

Item, plusieurs habits, deux tout neufs, un
qu'on fait;

Le tout entretenu dans l'état qu'il doit être,
Et que ledit Valere a déclaré connoître,
Pour avoir plusieurs fois visité le terrain,
Et touché le susdit contenu de sa main,
Reconnoissant qu'il est tel que l'on lui dé-
taille,

Voulant qu'avec vigueur le présent contrat
vaille,

Assisté du bon droit, ainsi que de raison.

Passé par devant Pouffe & Dru son com-
pagnon.

Il s'agit de signer maintenant.

V A L E R E *signe.*

Je commence.

Allons, Agnès, à vous.

A G N E S *prenant la plume.*

Je tremble par avance;

Où mettrai-je mon nom?

POUSSE *en Notaire.*

Cela dépend de vous,
Mais la femme toujours se doit mettre des-
sous,
Et les témoins au bas... Courtant & la
Babine,
Serrez-vous, s'il vous plaît; place pour la
cousine.

Voilà le contrat fait; la célébration
Doit suivre, & tout d'un temps la consom-
mation.

Ça, Monsieur l'Aumônier, conjoignez les
parties.

PAILLARDET *en Aumônier.*

Je ne chercherai point tant de céréme-
nies,

Ce sont formalités que l'on observe après.
Valere, voulez-vous pour votre épouse
Agnès?

V A L E R E.

Oui, Monsieur.

PAILLARDET *en Aumônier.*

Vous, Agnès, pour votre époux Valere?

A G N E S.

Oui, Monsieur.

PAILLARDET *en Aumônier.*

C'est assez, voilà tout le mystère:
Touchez-vous dans la main, mettez au
doigt l'anneau,

Allez coucher ensemble, *ego vos conjungo.*

A G N E S.

Jusqu'au revoir, cousine.

B I B L.

Adieu, ma chere amie,
Porte-toi bien, le Ciel te donne longue vie.

V A L E R E.

Je vois ma sœur, passons dans ce grand ca-
binet;

Elle est un peu fâchée, & j'en fais le sujet;
Mais je l'appaiserai.

S C E N E. VIII.

ISABELLE, BARBE.

ISABELLE *en colere.*

A Llons, Barbe, sortez, retournez au
village;

Comment sur mon sofa de velours cramoisi,

Tantôt avec mon frere!

B A R B E.

Hélas! il l'a choisi;

Car je m'étois d'abord mise sur une chaise.

Barbe, ce m'a-t-il dit, bouttons-nous à notre aise.

Ah! Monsieur, ç'ai-je dit, non, je n'en ferai rien;

Ici je suis fort bien: n'est-on pas toujours bien Par tout où qu'on se trouve? Après bien des prieres,

Et m'avoir prise enfin de toutes les manieres, Et Barbe par ici, & puis Barbe par là, Il m'a tout droit poussée au milieu du sofa; Il a fallu s'y bouttre.

I S A B E L L E.

Ah! que de verbiage:

Je vous donne congé sans tarder davantage. Que tout dans cet instant d'ici soit délogé.

B A R B E.

Après tant de service! ah! bon Dieu, quel congé!



SCENE IX.

ISABELLE, BRANLARD.

BRANLARD.

QU'est-ce donc que ceci ? Qu'avez-vous, mon aimable ?

ISABELLE.

Je ne veux plus de Barbe, elle est insupportable.

BRANLARD.

Plus de Barbe ! comment pouvoir vous en passer ?

ISABELLE.

Elle m'échauffe plus qu'on ne sauroit penser.

Il faut toujours qu'on crie ou qu'on sue avec elle.

BRANLARD.

Quoi ! l'auriez-vous surprise à n'être pas fidelle !

ISABELLE.

Puisqu'il faut m'expliquer ; mon frere est son amant,

Et je les ai surpris ensemble en ce moment.

BRANLARD.

Quoi! c'est là le sujet qui vous met en colère?

C'est une bagatelle, allez, laissez-la faire.

ISABELLE.

Mon frere a peu d'honneur.

BRANLARD.

Eh bien, c'est pour cela

Qu'il en cherche par-tout.

ISABELLE.

Fort bien, il est bon là.

BRANLARD.

Allons, pour cette fois il faut lui faire grace.

ISABELLE.

Mais vous qui me parlez, mettez-vous en ma place;

Que diriez-vous, trouvant une fille chez vous,

Sur un Sopha pâmée, un homme à ses genoux,

Promenant ses regards dessus la gorge nue?

BRANLARD.

Entre nous je dirais que la fille est... perdue.

ISABELLE.

Oui , mais que feriez-vous en les voyant
tous deux?

BRANLARD.

Ma foi, je banderois tout aussi-tôt mes yeux.

ISABELLE.

Mais vous déchargeriez du moins votre co-
lere

Sur la fille....

BRANLARD.

Ah! c'est là ce que je voudrois faire:

Deux ou trois coups de verge, afin de lui
montrer....

ISABELLE.

C'est bien dit, sur ce pied elle pourra ren-
trer;

Mais parlons d'autre chose : à quand notre
hyménée?

BRANLARD.

Ah! Madame, il en faut reculer la journée;
Je suis un malheureux qui ne mérite pas
De posséder si-tôt de si charmants appas,
Et suis dans un état...

ISABELLE.

Achevez, je vous prie;

Au

Auriez-vous attrapé quelque galanterie?

BRANLARD.

Hélas! vous l'avez dit; j'en suis au désespoir.

Me croyant pour jamais privé de vous revoir,

Un Capitaine ayant le bonheur de vous plaire,

J'ai voulu me guérir d'un amour téméraire;

Ah! quelle guérison! Je m'en sens en ce jour,

Tourmenté par un mal plus cuisant que l'amour.

ISABELLE.

Eh! qui vous a guéri de cette étrange sorte?

BRANLARD.

Une jeune beauté, que le grand Diable emporte,

Et que la peste creve: hélas! la caressant,

Innocence, pudeur, esprit doux, complaisant,

Je trouvois tout en elle. Ah! la double traîtresse!

J'ai payé cherement les fruits de sa tendresse.

Quand elle me disoit , souvenez-vous de
moi,

Elle avoit bien raison : il m'en souvient,
ma foi.

I S A B E L L E.

Allez, mon cher Branlard, c'est une baga-
telle,

Il n'en faut plus qu'autant.

B R A N L A R D.

Que vous êtes cruelle,

De me railler encore!

I S A B E L L E.

J'ai grand tort en effet.

B R A N L A R D.

Prenez-vous-en à vous de tout ce que j'ai
fait.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas tout, je veux en régaler mon
frere;

Il vient fort à propos.

B R A N L A R D.

Comment? qu'allez-vous faire?

I S A B E L L E.

Vous ne sauriez avoir trop de confusion,
Et de votre pardon c'est la condition.

SCENE X.

VALERE, ISABELLE,
BRANLARD.

VALERE.

A H! ma sœur, prenez part à ma bonne fortune;

Vous allez avouer qu'elle n'est pas commune,

Vous l'allez voir. Ah! ah! c'est vous, Mr. Branlard,

Je veux de cette vue aussi vous faire part.

ISABELLE.

Ma foi, Monsieur Branlard n'a pas sujet de rire,

Il pleure bien plutôt.

VALERE.

Que me voulez-vous dire?

ISABELLE.

Il a d'une beauté reçu certain présent,

En un mot, il en tient.

VALERE.

Le tour est fort plaisant.

D ij

Eh! voilà ce que c'est de courir les Donzelles;

Faites tout comme moi, dénichiez des pucelles.

Il s'y trouve, il est vrai, de la difficulté;

La vertu les défend avecque fermeté.

Avant qu'elle s'écarte, & que le vice glisse,

Les combats sont sanglants avec une novice;

Mais on a de l'honneur, je viens de l'éprouver

Avec celle qu'ici vous voyez arriver.

S C E N E X I.

V A L E R E, I S A B E L L E.

A G N E S, B R A N L A R D.

B R A N L A R D.

Que vois-je! quoi c'est là la conquête nouvelle!

Oh parbleu! pour le coup vous en avez dans l'aile;

C'est elle justement qui m'a si mal traité.

V A L E R E.

Que me dites-vous là ?

B R A N L A R D.

Je dis la vérité.

Agnès, connoissez-vous ce Monsieur ?

A G N E S. *à part.*

Ah ! je tremble.

V A L E R E.

Parlez, avez-vous eu quelque commerce ensemble ?

A G N E S.

Je ne fais pas.

V A L E R E.

Il faut ici s'expliquer net :

Connoissez-vous Monsieur ?

A G N E S.

Hé... Inon pas tout-à-fait,

Monsieur, ne dites pas au moins, je vous en prie,

Tout ce qui s'est passé.

B R A N L A R D. *en colere.*

La priere est jolie.

Cela seroit fort bon, s'il ne m'en cuisoit pas ;

Mais l'état où je suis....

D ij

A G N E S.

Eh! parlez donc plus bas,

B R A N L A R D.

Que je parle plus bas! parbleu, je vous admire;

Il n'est pas nécessaire, & je viens de tout dire.

A G N E S.

Les hommes d'à présent sont de grands indiscrets.

V A L E R E.

Il n'est donc que trop vrai : qui l'eût pensé jamais?

A G N E S à Valere.

Monsieur, excusez-moi, ce fut par innocence.

V A L E R E.

Sortez d'ici, perfide, ou craignez ma vengeance.



M

Mais

Enfin

Je vie

Je pe

Quel

Je vo

Que

La pâl

Vienr

Déjà j

Les y

SCENE XII.

VALERE, ISABELLE,
BRANLARD.

ISABELLE.

M On frere , en vérité , vous méritez
cela ;
Mais je plains cependant l'état où vous
voilà.

VALERE *en fureur.*

Enfin je suis donc pris ! qui l'eût pu jamais
croire !

Je viens de remporter une belle victoire !
Je peux bien m'en vanter. O triste souvenir !
Quel transport me saisit ? je perce l'avenir ;
Je vois déjà , je vois cette Déesse immonde
Que l'Enfer enfanta pour tourmenter le
monde.

La pâleur l'accompagne ; & ses avant-coureurs
Viennent me préparer à toutes ses fureurs.
Déjà je vois couler le poison qu'elle apprête ;
Les yeux de ses serpents m'environnent la
tête ;

Ses deux jeunes coursiers s'allument contre
moi,

Bouffis , gonflés de rage , ils me glacent
d'effroi.

En ce cruel état, ô Ciel! que dois-je faire!
Ah! barbare, autrefois tu fis mourir mon
pere,

Mais je te tiens.

I S A B E L L E.

O Dieux! quel étrange transport!
Ah! pour le secourir employons notre ef-
fort.

V A L E R E.

O fils de Jupiter! redoutable Mercure!
J'implore ton secours dans ma triste aven-
ture.

Mille & mille en ce cas , affligés comme moi;
Dans leur malheureux fort n'ont eu recours
qu'à toi;

En ce puissant danger je reclame ton aide,
Mais avant d'en venir à ce cruel remede,
Vengeons-nous , cher Branlard , au milieu
de nos maux ;

Allons-nous signaler par des exploits nou-
veaux,

Ne perdons point de temps , courons de
belle en belle,

Promenons ce présent d'une beauté cruelle.

Nous pouvons désormais , sans courir de
hazard,

De ce présent fatal en tous lieux faire part.

Puisqu'un sexe perfide aujourd'hui nous le
donne,

Il ne faut pas du moins rien avoir à per-
sonne,

Rendons-le avec usure. Il faut que dans ce
jour,

Puisqu'il vient de la flûte, il retourne au
tambour.

B R A N L A R D.

Oui, c'est bien dit, allons, que rien ne nous
arrête,

Reprenons le courage & du poil de la bête.

Ils s'en vont.

ISABELLE *au Parterre.*

Messieurs, le Ciel vous offre un bel exem-
ple aux yeux;

Après cela malheur à tout Luxurieux.



L'ORIGINE
DES
OISEAUX,
OU LES
AMOURS
DU
SOLEIL ET DE VENUS.*



Vous demandez des Vers pour
le Moineau charmant,
Qui fait de votre cœur le doux
amusement,
Pour qui vous dissipez le fond d'une ten-
dresse,

* Ce petit Poëme a paru fort en désordre dans
l'Edition des Contes & Nouvelles de Vergier,
publiée à Paris (Amsterdam) en 1727.

Où,

C'est

De v

Loin

Son a

Je de

Mais

Je v

A de

Et po

En f

Faire

Et su

Il en

Des

Et po

N'on

Où, malgré vos rigueurs, mon amour s'intéresse :

C'est exiger, Philis, un étrange régal,
De vouloir que je rime en faveur d'un rival.
Loin de louer en lui ce qui fait vos délices,
Son attache pour vous, sa fierté, ses malices,
Je devrois travailler à le faire haïr ;
Mais quand vous commandez, je ne fais
qu'obéir.

Je vais donc vous conter quelle heureuse
aventure

A des premiers Oiseaux enrichi la nature,
Et pour justifier votre tendre penchant
En faveur du Moineau qui n'a plume ni
chant,

Faire venir du Ciel ses titres de noblesse,
Et sur tous les Oiseaux lui donner droit
d'ainesse.

Il en faudra tirer les titres glorieux
Des mémoires secrets, des intrigues des
Dieux,

Et peindre des baisers, dont les muses discretes

N'ont point fait jusqu'ici confidence aux
Poètes.

Ne vous étonnez pas qu'un mystere oublié
Ait attendu nos ans pour être publié:
C'est ainsi que notre âge, heureux en découvertes,
Des siècles négligents a réparé les pertes.
On fait bien que Vénus, faite pour tout charmer,
S'est crue également faite pour tout aimer.
Ses exploits amoureux font une longue histoire;
Mais on nous a caché sa plus belle victoire,
Et l'on ignore encor quel captif trop heureux
A cette conquérante offrit les premiers vœux;
Quel Dieu mit le premier la tendresse en usage.
C'est le hardi dessein de ce petit ouvrage.
Vénus, fille de l'Onde, encore sur les flots
Essayoit ses attraits nouvellement éclos,
Et tiroit vers les bords de l'Isle fortunée,
Qu'à son séjour sur terre elle avoit destinée.
La nacre que la mer lui donne pour berceau,
Lui sert en même-temps de trône & de vaisseau;

L'officieux zéphyr y tient lieu de pilote,
Il pousse vers le bord la coquille qui flotte,
Et d'un souffle amoureux jouant de toutes
parts,

Il fait des voiles d'or de ses cheveux épars.
Le Soleil qui voit tout, par qui tout voit
au monde,

Découvrit le premier ces richesses sur l'onde.
D'abord surpris de voir sur la face de l'eau
Un éclat étranger devancer son flambeau,
Tel qu'il voit quelquefois dans le fond d'un
nuage

Ses rayons orgueilleux revêtir son image,
Et par un faux éclat imposant aux humains,
Rendre entre deux Soleils leurs regards in-
certains;

Il crut que de sa flamme en un point re-
cueillie,

Il s'étoit sur les eaux produit un parélie,
Ou que Thétis, cherchant à se passer des
Cieux,

S'étoit fait un Soleil pour éclairer ces lieux.
Mais lorsque de plus près il voit cette mer-
veille,

La flamme de ses yeux à la sienne pareille,

Qu'il voit de son visage & le rein & le tour
Cet air qui ne respire & n'inspire qu'amour
Cette double hauteur de sa gorge admirable
Qu'à son double Parnasse il trouvoit prése-
nable;

Ses cheveux, qui dans l'air par le vent sus-
pendus

Lui sembloient des rayons autour d'elle
épendus;

Tous les charmes enfin d'une beauté parfaite
Qu'aucun voile ne cache à sa vue indiscrete
Et que, tout Dieu qu'il est, Peintre, Poë-
te, Amant,

Phébus qui les a-vus peindroit mal-aisément
Un nouveau feu se joint au feu qui l'envi-
ronne:

C'est à vous, lui dit-il, adorable personne
A donner la lumiere & régler les saisons;
Vos yeux percent plus loin que mes foibles
rayons;

Vous pourriez au séjour du Maître du ton-
nerre

Dispenser la clarté qui se répand sur terre
Heureux pour qui le sort réserve tant d'ap-
pas!

Il quitteroit son char pour aller sur ses pas ;
Et lui, qui doit par-tout sa lumiere féconde,
Terminerait sa course en cet endroit du
monde.

Mais un pouvoir plus fort l'emporte sur
l'amour,

Et Ministre aussi-bien que Souverain du
jour,

Il ne peut accourir ni changer sa carrière.
Il part, son char l'emporte, il regarde en
arriere,

Il soupire, & connoît en ce moment fâcheux
Que le rang le plus haut n'est pas le plus
heureux,

Et que de son emploi l'attachement extrême
Le donnant au public, se dérobe à lui-
même.

Vénus à cet objet si propre à la charmer,
Ne se laisse pas moins, ni moins vite en-
flammer.

Tel que sur un amas de la fatale poudre,
Dont l'homme industrieux a su forger un
foudre,

S'il tombe une étincelle, on voit en un
moment

Par toute la matiere aller l'embrasement,
Et répandre aussi - tôt le désordre & la
flamme ;

Tel & plus prompt le feu se glisse dans son
ame.

Ses yeux, qui sur les siens aiment à s'attacher,
cher,

Y puisent des ardeurs qu'elle ne peut ca-
cher.

Quoique son cœur, encore à sa premiere af-
faire,

Ignore ce qu'il sent, ce qu'il veut, ou doit
faire,

Elle fait ce qu'il faut pour toucher son vain-
queur,

Mêle au feu de ses yeux une douce lan-
gueur ;

Feignant de se cacher, lui dérobe la vue
Des attraits les plus vifs dont le Ciel se
pourvue,

Et lui fait concevoir, par un œil enflammé,
Qu'autant qu'il aime il peut s'assurer d'être
aimé.

A peine de la nuit la lenteur odieuse
Met le Soleil à bout de sa course ennuyeuse,
qu'il

Qu'il laisse à l'abandon ses chevaux harassés,
Sa passion l'emporte à des soins plus pressés,
Le tourne tout entier vers l'aimable incon-
nue.

Résolu de savoir ce qu'elle est devenue,
Il court pour s'assurer un bien si précieux,
Et jugeant le séjour réservé pour les Dieux
Seul digne de loger une hôtesse si belle,
Soit qu'elle soit Déesse, ou qu'elle soit
mortelle,

(Mais il la croit Déesse à ses divins appas)
C'est d'abord vers l'Olympe où s'adressent
ses pas.

Il ne fut point trompé dans sa flatteuse at-
tente,

Cypris y vint montrer sa beauté ravissante;
Jupiter, à la terre enviant son séjour,
D'un si rare ornement voulut parer sa Cour.
De honte à son aspect les Déeses rougirent,
Par un plus doux motif les Dieux mêmes
frémirent.

Leurs yeux accoutumés à tout l'éclat des
Cieux,

Ne purent soutenir les éclairs de ses yeux.

Le Soleil est le seul, dont la ferme paupière

En puisse soutenir l'éclatante lumière.
A ce danger charmant seul il s'ose exposer,
Et c'est le seul aussi qu'elle veuille embrasser.
Ce fut là que leurs yeux de plus près se
parlerent,
Qu'ils connurent leurs coups & les renou-
vellerent,
Que, sous la caution des serments les plus
forts,
Ils livrerent leurs cœurs aux plus ardents
transports.
Phébus certain de plaire & plein de con-
fiance,
Se prépare à l'hymen avec impatience,
Du Souverain des Dieux demande l'agré-
ment:
Mais, ô fatal revers pour un fidele Amant!
Un ordre irrévocable à ses desseins s'oppose.
De cet obstacle, hélas ! Jupiter n'est pas
cause.
Dans cet arrêt par lui contre un fils pro-
noncé,
Il n'est que du destin l'interprete forcé.
C'est le bizarre sort, dont les loix trop
cruelles

Commencent par Vénus à maltraiter les
belles,

Aux plus rares beautés imposant sans pitié
L'insupportable joug d'une indigne moitié.

Junon, toujours jalouse, avec le sort se ligue,
Les Dieux exclus du choix se joignent à la
brigue,

Et le rival de tous que Phébus craint le
moins,

Est celui dont l'hymen autorise les soins.

C'est par Vulcain, des Dieux la honte & la
risée,

Que l'ornement du Ciel, Vénus est épousée.

Eh bien! Amants mortels, qui voyez quel-
quefois

A d'indignes rivaux transporter tous vos
droits,

Beautés, qu'un nœud forcé captive dans nos
Temples,

Vous plaindrez-vous encore après ces grands
exemples?

Prendrez-vous à partie & l'amour & les
Dieux,

Quand même sort insulte aux habitants des
Cieux?

Ces deux Divinités, ces deux beautés par-
faites,

Qui s'aimoient, qui sembloient l'une pour
l'autre faites,

Vénus a le dégoût d'un nœud mal assorti,
Et le plus beau des Dieux n'a pu trouver
parti.

Que leur auroit servi leur vaine résistance?
Jupiter, qui des Cieux est la toute-puis-
sance,

Qui du destin lui-même a dicté les arrêts,
Se soumet sans murmure à ses propres dé-
crets.

Ils s'y soumettent donc ; mais pour leur
hymenée

N'osant choquer de front la fiere destinée,
Ils tâchent de donner, en habiles Amants,
A ce triste devoir des adoucissements.

Si le sort sur l'hymen étend sa violence,
L'amour maintient les droits de son indé-
pendance.

Ils savent que le cœur est exempt d'obéir,
Et se consulte seul pour aimer & haïr.

Au défaut des plaisirs que l'hymen leur re-
tranche,

En transports innocents leur tendresse s'é-
panche ;

Leur feu , d'autant plus vif qu'il le faut étouf-
fer ,

Par d'innocents baisers se plaît à triompher.
Ils les jugent permis , quoiqu'en dife au
contraire

Le jaloux Forgeron que ce jeu défefpere ,
Qui les croit plus heureux en des plaisirs
bornés ,

Qu'en dépit du devoir l'Amour a façonnés ,
Qu'il ne fe croit lui-même en des biens fans
meſure ,

Que le devoir arrache , & dont l'Amour
murmure.

Mais , d'un tendre commerce effet miracu-
leux ,

Par autant de baisers dont ce couple amou-
reux

S'efforce de flatter leurs flammes déſolées ,
Autant , par l'union de leurs bouches col-
lées ,

Il ſe forme d'Oiſeaux , qui perçant dans les
airs ,

Font retenir les lieux de différens concerts ,

Et semblent en naissant , pleins de reconnaissance,

Célébrer les baisers qui leur donnent naissance.

Le cœur de ces Amants , gros de mille desirs,
Met la fécondité jusques dans leurs soupirs.
Cette vapeur de feu se bâtit des organes,
Les revêt à l'entour de subtiles membranes,
Les condense en matiere, & leur faisant un corps,

D'une plume légère en garnit les dehors;
D'où prenant son effor, par un canal flexible,
A ces sons , dont pour nous l'étude est si pénible,

Elle produit un chant sans regle mesuré,
Et par les plus beaux sons sans maître figuré,
Même afin que l'espece en soit perpétuelle,
Un seul baiser produit le mâle & la femelle;
Et pour comble de biens, ces fortunés Oiseaux

Viennent appareillés aussi-bien que jumeaux.
La sœur trouve en naissant un époux dans son frere;

Il voltige autour d'elle, elle cherche à lui plaire:

L'amour, dont l'un & l'autre ignore les
leçons,

Prélude cependant par de tendres chansons,
Et dans ces doux accords la seule sympathie
Enseigne à chacun d'eux à tenir sa partie.

Que sait-on si parmi tant d'Oiseaux différents,
Cet Oiseau redoutable à ses propres parents,
Si l'Amour, cet Oiseau qui ne vit que de
proye,

Et qui des cœurs humains se repaît avec joye,
De ces baisers féconds ne seroit pas venu!
Certes, son origine est un fait inconnu:

L'Antiquité, d'accord sur le nom de la mere,
A cet enfant trouvé ne donne point de pere;
Et j'ose me flatter que ce divin Oiseau
Auroit peine à trouver un plus digne ber-
ceau.

Que si l'amour, jaloux de cacher sa naissance,
Veut que l'on ne connoisse en lui que la
puissance,

Laiçons-le s'applaudir du soin mystérieux
De couvrir sa naissance aussi-bien que ses
yeux.

Mais qu'il soit d'un autre air ou d'une autre
nature,

L'ainesse des Moineaux n'en fera que plus
sûre;

Puisqu'ils sont les premiers, si ce Dieu n'en
est pas,

Qui trouverent la vie en ce jeu plein d'appas.

Aussi, loin de chanter, cette amoureuse paire

Imita sur le champ ce qu'elle voyoit faire,

Et de leur petit cœur le petit battement

Fut un signe d'amour & non de sentiment.

Ce ne sont que baisers, que caresses pres-
santes:

Par le trémoussément de leurs ailes trem-
blantes,

Par mille petits cris à leurs transports mêlés,

Ils témoignent l'ardeur dont leurs cœurs
sont brûlés.

Quand des autres Oiseaux l'espece trop
sauvage

S'enfuit de toutes parts comme sortant de
cage,

Et craint jusques aux Dieux dont elle tient
le jour,

Ce couple familier à leurs pieds fait l'amour.

Tranquille, apprivoisé, proche d'eux il s'ar-
rête,

Et prend sa part lui-même à cette tendre fête.
Sur-tout de la Déesse ils connoissent la voix,
Voltigent sur son sein, badinent sur ses
doigts,

Osent porter leur bec jusqu'à sa belle bouche,
Et faire les mutins lorsque Phébus y touche;

Comme on voit aujourd'hui votre Moineau
jaloux,

Pratiquer envers ceux qui s'approchent de
vous.

Cet air fier & badin, qui charme pere &
mere,

En leur postérité devient héréditaire;

Et l'amour, en faveur des Dieux dont ils
sont nés,

Leur fait sur la tendresse un partage d'ainés.

Tendres & premiers fruits d'un amour sans
mesure,

Ils semblent composés de flamme toute pure,

Et n'ont qu'autant de corps qu'il en faut
pour nourrir

Ce feu qui les anime & qui les fait mourir.

Il est vrai qu'ils n'ont pas la beauté du ramage:

Comme entre les Oiseaux l'agrément se partage,

Ainsi que parmi nous, il se trouve qu'entre eux,

Les plus passionnés ne chantent pas le mieux.

Peut-être n'est-ce pas un méchant caractère,

D'être fort caressant & de n'en dire guere.

Les Pigeons, qui, comme eux, sont de si grands baiseurs,

Ne sont pas, non plus qu'eux, d'agréables caiseurs.

Leur mere cependant, qui s'attache au solide,

En faveur des Pigeons & des Moineaux décide;

Et laissant sans emploi ces Oiseaux précieux,

Que la plume & le chant rendent si glorieux,

A ces Amants sans bruit sa prudence partage

Le soin de composer son galant attelage.

Ils sont encor les seuls que dessus les autels

Elle daigne en offrande accepter des mortels.

Mais des tendres Moineaux l'espece favorite

D'un service plus grand a tout seul le mérite.

Par son attachement à lui faire la cour,
Ils sont les confidens de ses desseins d'a-
mour.

Lorsque d'un nouveau feu la Déesse pressée
A son heureux Amant veut ouvrir sa pensée,
Au lieu d'en confier le secret aux zéphyr,
Elle donne aux Moineaux à porter ses sou-
pirs.

Ils viennent sur les bords de sa bouche amou-
reuse

Prendre en leur petit bec la vapeur pré-
cieuse;

Puis franchissant les airs, ils la vont exhaler
Vers l'objet que Vénus en daigne régaler.
Qu'on trouve, si l'on veut, de l'Aigle re-
doutable

Aux pieds de Jupiter le rang plus hono-
rable,

Peut-être le Moineau, dans un plus doux
emploi,

N'aura-t-il rien qu'il doive envier à son Roi.
Si le Ministre affreux des horreurs du ton-
nerre

Porte en son bec de quoi faire trembler la
terre,

Le Moineau, gardien d'un feu délicieux,
Porte dequoi charmer les hommes & les
Dieux.

Voilà d'où les Moineaux ont tiré leur nais-
sance.

Belles, qui n'êtes pas de facile croyance,
Et qui sur cette histoire allez subtiliser,
Que vous connoissiez peu la force d'un bai-
ser;

Jusqu'où de deux Amants l'haleine con-
fondue

Eleve en ses transports la nature éperdue,
Lorsqu'amoureusement leur bouche se pres-
sant,

Leur ame sur le bord des levres s'avancant,
S'élance hors de ce corps qui la tient en-
fermée,

Pour passer dans celui de la personne ai-
mée!

Vains efforts, de vouloir vous peindre les
appas

D'un mystere de cœur que vous n'entendez
pas!

L'amour, qui seul en peut faire sentir l'a-
morce,

Vous
Mais
Ne

Vous

Dont

Rem

Par d

L'hon

L'esp
D'où

Que
C'est

Par l

De là

Cach
Stéril

Vous en peut seul aussi faire sentir la force.
Mais quand des immortels le pouvoir révéré
Ne rendroit pas croyable un fait mieux
avéré,

Vous devez bien vous rendre aux preuves
d'un miracle

Dont l'amour renouvelle à vos yeux le
spectacle.

Remarquez au Printemps les Oiseaux amou-
reux ;

Par de fréquents baisers ils déclarent leurs
feux.

L'homme n'entend pas seul ce délicat ma-
nage ;

L'espece volatile a même privilege.

D'où vient qu'à ce commerce il trouve des
appas ,

Que d'autres animaux n'y reconnoissent pas ?

C'est qu'à s'apparier leur instinct les convie ,

Par les mêmes baisers dont ils tiennent la
vie.

De là viennent ces œufs , qui sous de frêles
murs

Cachent les éléments des oisillons futurs.

Stériles éléments, inutile assemblage,

Si la mere en couvant n'achevoit son ouvrage !

Son feu vivifiant, par degrés répandu
Sur ce petit cahos où tout est confondu,
Débrouille la matiere, arrange les parties,
Et fait un composé des pieces assorties,
Forme un petit Oiseau, qui s'aidant à son
tour,

Brise enfin la prison qui lui cachoit le jour;
Et fait voir, en naissant d'une chaleur fé-
conde,

Qu'une simple vapeur a pu le mettre au
monde.

Mais peut-on en douter, quand le Nil in-
discret

A la nature même a volé son secret;

Quand le Caire en hazarde une preuve pu-
blique?

En renfermant des œufs dans un fourneau
de brique,

Il fait, à la faveur d'un feu bien gouverné,
Faire éclore sans mere un poulet étonné.
Comme un enfant, doux fruit d'un amour
mutuelle,

Souvent de ses parents est l'image fidelle,

En partage les traits, & le pere joyeux
Y reconnoît sa bouche, & la mere ses yeux;
Ainsi dans les Oiseaux la nature soigneuse
De conserver l'honneur de leur naissance
heureuse,

A su perpétuer mille traits répandus
Des deux Divinités dont ils sont descendus.
Ils tiennent de Phébus, auteur de la musi-
que,

Tous ces chants naturels qu'ils mettent en
pratique;

Ils tirent de Phébus, principe des couleurs,
Dequoi le disputer aux plus brillantes fleurs;
Il soutient, il conduit leurs ailes élevées
Dans les routes de l'air pour eux seuls ré-
servées;

La naissance du jour leur réjouit le cœur,
Le départ du Soleil les met dans la langueur;
Tout leur manque la nuit, l'usage des pru-
nelles,

Le chant, le mouvement & la force des
ailes.

Je croirois volontiers, voyant tant de rap-
ports

Les unir au Soleil par de secrets ressorts,

Qu'ils vivent seulement d'une vie empruntée,

Par ses rayons produite, avec art emportée,
Et dépendants de lui, tel qu'on voit un ruisseau

Dépendre de sa source & lui devoir son eau.
Du côté de Vénus ils ont dans leur famille
La gloire de sortir aussi d'une coquille;

Et cet artiste nid, qui leur sert de berceau,
De celui de leur mere est encore un tableau.

Ils ont de cette tendre & sensible Déesse

Cette divine ardeur qui les brûle sans cesse.

L'amour n'est point chez eux un commerce
au hazard,

Une aveugle fureur où le corps seul ait part,

Un transport qui s'épuise au moment qu'il
commence,

Qu'aucun égard ne suit, qu'aucun soin ne
devance;

Tel enfin qu'il se trouve en d'autres animaux,

Qu'entraînent sur le champ leurs mouvements
brutaux.

C'est une passion préparée & suivie,

Qui dure tout l'Eté, souvent toute la vie.

C'est le plan régulier d'une société,

Qui

Qui met soins & plaisirs dans la commu-
nauté.
 Leur hymen en effet tient de nos mariages :
 On les voit s'attacher à leurs petits ménages,
 Et des matériaux d'un nid industrieux
 Faire conjointement l'amas laborieux.
 L'amour est en un mot leur grande & seule
 affaire ;
 Oisifs en tout le reste , aussi-bien que leur
 mère ,
 Sans soin de l'avenir , brillants , chantants ,
 jouants ,
 C'est lui seul qui les rend actifs & prévoyants.
 Mais c'est sur les Moineaux entre tous que
 domine
 L'amoureux ascendant de leur tendre ori-
 gine ;
 Et pour justifier leur ainesse au besoin ,
 La Déesse a voulu les marquer à son coin.
 Une amoureuse ardeur sans cesse les dévore ,
 Et le même Printemps , qui les a fait éclore ,
 Voit le frere & la sœur amants dès le berceau ,
 Au sortir de leur nid en bâtir un nouveau.
 Qu'on ne m'oppose plus que ce fond de
 tendresse

Est un titre d'ainé bien fatal à l'espèce;
Que ce feu qui les rend si vifs dans leurs

Amours,
S'il cause leurs plaisirs, abrege aussi leurs
jours.

Ah ! qu'un pareil reproche a de quoi faire
envie !

L'amour dans un Moineau dure autant que
la vie.

Ne vivroient-ils qu'un an; ils vivent plus
long-temps.

Que ces tristes Oiseaux qu'on croit vivre
cent ans.

Voyez, belle Philis, où l'ardeur de vous
plaire

A conduit, en jouant, ma muse téméraire
Semblable à ces Auteurs, par l'argent inf-
pirés,

Qui sur des monuments, de tout autre
ignorés,

Tirent de la poussière une noblesse mince,

Et lui donnent pour tige un échappé de

Prince;

Pour vous-j'ai parcouru les archives de

Cieux,

Dénoncé des amours même ignorés des
Dieux,

Et menant la nature au secours de la fable,
Fait au défaut du vrai servir le vraisemblable.

Heureux ! si je pouvois par ce chemin nou-
veau

Faire aux siècles futurs aller votre Moineau,
Le rendre aussi fameux que cet Oiseau cé-
lebre

Dont Catulle autrefois fit l'éloge funebre,
Le rendant immortel en déplorant sa mort.

Je n'ose lui promettre un si glorieux sort :

Le Moineau de Lesbie eut moins de gentil-
lesse,

Sans doute son Amant me cédoit en ten-
dresse ;

Mais Catulle touchoit une lyre à charmer,

Et je chante aussi mal que je fais bien aimer.

Bien loin de me flatter qu'à ce petit ouvrage

L'indifférent lecteur accorde son suffrage,

Je doute même encor si je vous aurai plu ;

Vous, pour qui je travaille, & qui l'avez
voulu.

Si d'un tendre baiser la peinture trop vive

Allarmoit cependant votre pudeur craintive,

Avant que d'effacer les traits de mon ta-
bleau,

Voyez sur quels Amants j'exerce mon pin-
ceau :

Songez que c'est Vénus à sa premiere in-
trigue,

Vénus de ses faveurs envers tous si prodigue
Que j'ai fait violence à son tempérament
Pour la rendre si sage avec un tel Amant.
Quand donc, m'accommodant à votre hu-
meur sévere,

A de simples baisers je termine l'affaire,
Permettez-moi du moins de les imaginer
Tels que je les demande & voudrois les
donner.

Peut-être avec le temps par l'amour aguerrie
Ferez-vous plus de grâce à sa galanterie.

Déjà votre Moineau vous fait apprivoiser
Avec un tel transport je vous le vois baiser
Que c'est par vos baisers que ma Muse gui-
dée

S'est fait sur les Oiseaux cette amoureuse
idée.

Mais pour rectifier par un trait sérieux
Ce que la fable a mis de trop licencieux,

Je vais la couronner d'une morale austere,
Et vous instruire au moins, si je n'ai su vous
plaître.

C'est l'effet de l'amour de changer les amants
En l'objet trop chéri de leurs empressèments.

Jadis par un Pigeon une belle charmée,
Se vit en un Pigeon par les Dieux trans-
formée;

Vous, qui pour un Moineau, qui ne sauroit
jamais

Répondre à vos bontés, ni sentir vos attraits,
Avez de tendres soins qu'un Amant seul
mérite,

Redoutez que l'Amour enfin ne s'en irrite,
Et que faisant sur vous un prodige nouveau,
Il ne le change en homme, ou vous change
en Moineau.

Quelqu'heureux tour qu'il donne à la mé-
tamorphose,

Vous perdriez, Philis, sans doute quelque
chose.

Vous, devenant Oiseau, que d'attraits su-
perflus!

Et lui devenant homme, il ne vous plairoit
plus.



IMITATION
DE LA
XII. ÉLÉGIE LATINE
D'ADRIEN RELAND,
SUR LA
MORT DE GALATÉE.

IMPITOYABLE sort, faut-il donc
que je vive!
Et qu'à tant de douleurs un triste
Amant survive!

O mort ! ne sois pas sourde aux cris d'un
malheureux ;

Par pitié sois sensible à mon tourment af-
freux :

Dans l'état où je suis, le seul bien qui me reste
Est de finir, hélas ! des jours que je déteste.
Viens donc ; que tardes-tu de répondre à
mes vœux ?

Je ne vis qu'à regret : si c'est vivre, grands
Dieux!

Que d'être enseveli par la mort d'une
Amante.

Ma Galatée, ô Ciel! cette Nymphé char-
mante,

Objet infortuné de mes vives ardeurs,

A subi du destin un arrêt plein d'horreurs :

Que je suis malheureux ! jour fatal ! les lieux
sombres

Voyent son ombre errer parmi les noires
ombres.

L'ombre de mon Amante....ô cruel sou-
venir !

Juste Ciel ! je ne peux y penser sans frémir.

Quoi ! c'est donc vainement que sa divine
bouche

M'avoit juré qu'hymen l'uniroit à ma cou-
che !

Seul & charmant objet de nos vœux les plus
doux ;

Dieu d'hymen, tes flambeaux sont donc
éteints pour nous ?

Les plaisirs, dont jadis mon ame étoit flattée,
Sont tous ensevelis avec ma Galatée ?

Autour de son beau col mes bras entrelacés
N'animeront donc plus nos amoureux bai-
sers?

Tu portes aux Enfers, ô chaste Galatée,
Une virginité qui n'est point effleurée.

Tes beaux yeux, où l'amour faisoit briller
ses feux,

Sont pour jamais fermés à la clarté des
Cieux.

Peut-être, ô mes amours! ma tendre Ga-
latée!

(Si ce n'est une erreur de ma flamme abusée)

Quand soutenue encor sur un fragile bois,

Tu soupirois mon nom pour la dernière fois,

Le cruel Dieu des mers t'a submergé dans
l'onde.

O barbare destin! ô douleur sans seconde!

Je pressentois ces maux, lorsque quittant
ce lieu,

Ma Galatée, hélas! tu viens me dire adieu.

Quel adieu! juste Ciel! il te coûte la vie.

D'une secrète horreur mon ame fut saisie.

D'un funeste avenir triste pressentiment!

Sans doute tu n'avois que trop de fonde-
ment.

Dieux ! pourquoi ce vaisseau quitta-t-il nos
rivages,

Pour être le jouet des mers & des orages ?

Innocentes ardeurs, délicieux transports,

Vous vous êtes changés en sanglots, en
remords.

Avec ma Galatée ont péri mes délices,

Et mon plus doux espoir fait mes plus
grands supplices.

O déplorable sort ! ô malheur sans égal !

De vos fastes, François, rayez ce jour fatal.

Pleurez, sombres forêts, pleurez, terre ché-
rie,

Préférable jadis aux champs de Thessalie,

Quand ma Nymphé faisoit sous vos ombra-
ges verts

Redire à vos échos ses amours & mes Vers.

Hélas ! elle n'est plus, vous n'avez plus de
charmes ;

Vous fîtes mes plaisirs, & vous causez mes
larmes.

Elle ne viendra plus dans ces aimables lieux

Me prouver à la fois ses vertus & ses feux.

Tu ne mêleras plus, zéphyr, à ton murmure

De ma chaste Vénus l'haleine douce & pure ;

Et ses beaux cheveux blonds par ton souffle
badin

Ne seront plus en ordre épars sur son beau
sein.

Gazons, que tant de fois j'ai foulés avec elle,
Vous ne me verrez plus, rempli d'un tendre
zele,

Donner à ses beaux bras des baisers amou-
reux,

Capables d'enflammer les hommes & les
Dieux.

Fontaines, en ce jour témoignez vos al-
larmes,

Pleurez, ruisseaux, enflés du tribut de mes
larmes;

Exprimez vos regrets, infortunés côteaux.

Et toi, fleuve, jadis pour boire de tes eaux,

Avec moi, sur tes bords, mon Amante
épanchée

Charmoit par ses baisers ton onde fortunée;

Les Naiades, pour voir ce chef-d'œuvre
des Cieux,

Suspendoient de tes flots le cours impétueux,

Et cédant au torrent de l'onde fugitive,

S'éloignoient à regret de cette heureuse rive.

Pleurez , mes yeux, pleurez de si tendres
amours,

Soupirs , plaintes , sanglots , prenez un li-
bre cours ;

Vous seuls pouvez flatter ma tendresse éplo-
rée.

Pour ne penser qu'à toi , chere ombre ,
ô Galatée !

J'errerais toujours seul dans ces tristes forêts ,
Qui t'empruntoient jadis de si charmants
attraits :

Par de fréquents sanglots ma voix inter-
rompue

Rendra ces lieux témoins du chagrin qui
me tue ,

Et poussant jusqu'aux Cieux de lugubres
accents ,

Fera gémir l'écho de mes gémissements :

Pour adoucir mes maux d'un seul mot qui
m'enchanté ,

Sans cesse il redira le nom de mon Amante.

Mais toi , près d'un cyprès qui soupire ces

Vers ,

Que n'exprimes-tu mieux , Muse , les maux
divers ,

Les plaintes, les transports où mon cœur
s'abandonne ?

Chere ombre, qui m'entends, à ton Amant
pardonne,

Pardonne aux tristes pleurs qu'ici tu fais
couler,

L'excès de ma douleur m'empêche de parler.
Pour peindre mes tourments nature est im-
puissante :

J'ai tout perdu, grands Dieux ! en perdant
mon Amante.

Ne cherchant désormais que d'innocents
plaisirs,

Mon cœur ne formera que de chastes desirs.
Tendre & perfide espoir du plus doux hy-
menée,

Vous rendez à jamais ma vie infortunée.
Nymphé, lorsque la Parque aura tranché
mes jours,

Je veux t'offrir encor de constantes amours ;
Et m'unissant aux chœurs de l'heureux Eli-
sée,

Je chanterai toujours ma belle Galatée.

J. O... M... D. M.



LA
CHAMBRE
DE
JUSTICE,

*Etablie au commencement de la Régence
en 1715.*

O D E.

 OI, dont le redoutable Alcée
Suivoit les transports & la voix,
Muse, viens peindre à ma pensée
La France réduite aux abois.
Je me livre à ta violence,
C'est trop dans un lâche silence
Nourrir d'inutiles douleurs.

Je vais, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Flétrir le tribunal infame
Qui met le comble à nos malheurs.



Une tyrannique industrie
Epuise aujourd'hui son savoir;
Son implacable barbarie
Se mesure sur son pouvoir.
Le délateur, monstre exécration,
Est orné d'un titre honorable,
A la honte de notre nom:
L'esclave fait trembler son maître;
Enfin, nous allons voir renaître
Les temps de Claude & de Néron.



En vain l'Auteur de la nature
S'est réservé le fond des cœurs,
Si l'orgueilleuse créature
Ose en sonder les profondeurs.
Une ordonnance criminelle
Veut qu'en public chacun révèle
Les opprobres de sa maison;
Et pour couronner l'entreprise,
On fait d'un Pays de franchise
Une immense & vaste prison.

Quel gouffre sous mes pas s'entr'ouvre!
Quels spectres me glacent d'effroi!
L'Enfer ténébreux se découvre,
C'est Tisiphone, je la vois.
La terreur, l'envie & la rage
Guident son funeste passage,
Des foudres partent de ses yeux;
Elle tient dans ses mains perfides
Un tas de glaives homicides,
Dont elle arme des furieux.



Déjà la troupe meurtrière
Commence ses sanglants exploits;
Elle ouvre l'affreuse carrière
Par le renversement des Loix.
Contre la force & l'imposture,
La foi, la candeur, la droiture
Sont des asyles impuissants:
Tout cede à l'horrible tempête;
S'il tombe une coupable tête,
On égorge mille innocents



Tel sortant du mont de Sicile,
Un torrent de souffre enflammé
Engloutit un terroir fertile,

Et son habitant allarmé.
Tel un loup fumant de carnage,
Enveloppe dans son ravage
Les bergers avec les troupeaux.
Tel étoit moins terrible encore
La fatale boîte, où Pandore
Cachoit à nos yeux tous les maux.



Dans cet odieux parallele
Ne rencontrez-vous pas vos traits,
Magistrats d'un nouveau modele,
Que l'Enfer en courroux a faits?
Vils partisans de la fortune,
Que les cris du foible importune,
Par qui les bons sont abattus,
Chez qui la cruauté farouche,
Les préjugés au regard louche
Tiennent la place des vertus.



Nous périssons, tout se dérange,
Tous les états sont confondus;
Par-tout regne un désordre étrange,
On ne voit qu'hommes éperdus.
Leurs cœurs sont fermés à la joye,
Leurs biens vont devenir la proye
De leurs ennemis triomphants.

De

O dé
N'est
Qui m

Je
Le Ci
Que
Je lis
Bientô
Les m
Devie
On fo
Les D
Vont

Vie
Sortez
Chass
Qui r
Peupl
J'ai d
Percé
Volez
Saisiss
La de

O désespoir ! notre Patrie
N'est plus qu'une mere en furie,
Qui met en pieces ses enfants.



Je sens que ma crainte redouble,
Le Ciel s'obstine à nous punir;
Que d'objets affligeants me troublent !
Je lis dans le sombre avenir.
Bientôt les guerres intestines,
Les massacres & les rapines
Deviendront les jeux des mortels :
On souillera le sanctuaire ;
Les Dieux d'une terre étrangere
Vont deshonorer nos autels.



Vieille erreur, respect chimérique,
Sortez de nos cœurs mutinés.
Chassons le sommeil léthargique,
Qui nous a tenus enchaînés.
Peuples, pendant que la flamme s'apprête,
J'ai déjà, semblable au Prophete,
Percé le mur d'iniquité ;
Volez, détruisez l'injustice,
Saisissez au bout de la lice
La desirable liberté.

SUR LE MÊME SUJET.

Vénus ne connoît plus la joye,
On voit pleurer les jeux, les ris.
Hélas ! disent-ils, l'on foudroye
Nos plus opulents favoris.



D'encens, de quelque vent frivole,
On repaïssoit les immortels,
Tandis que les flots du Pactole
Sans cesse inondoient mes autels.



Plutus étoit inépuisable,
Comus ordonnoit mes ragoûts ;
Pour garnir de nectar ma table,
Dieux, je vous faisois jeûner tous.



Aussi nulle beauté rebelle,
Pour mes financiers si chéris :
A Vénus pomme d'or nouvelle,
Nouvelle Hélène à mes Pâris.



Mais je périss par le naufrage,
C'étoit mon meilleur revenu,

Mon fils, comme un petit sauvage,
Désormais vous irez tout nud.



Tant mieux, dit Minerve, j'ai honte
De vous voir tant verser de pleurs;
Riez, des temples d'Amathonte
On chasse les profanateurs.



L'Amour n'avoit plus en partage
L'empire de tout l'univers;
L'Amour étoit en esclavage:
Plutus avoit doré ses fers.



Soupirs, doux soins, tendre langage,
Source de nos plus purs honneurs,
Depuis si long-temps hors d'usage,
Redeviendront le prix des cœurs.



La sagesse que l'on respecte,
Pourra même aimer à son tour;
L'avarice n'est plus suspecte
D'empoisonner les traits d'amour.



Sachez que j'ai dans mon empire
Un objet de tous révéré;

Amour, il pourra te sourire,
En voyant ton culte épuré.



Minerve à la tendre Déesse
Vous nomme, & l'appaise soudain.
Vous aimerez, belle Duchesse,
Minerve promet-elle en vain?

CHANSON.

MA charmante Nanette,
J'entends un petit bruit;
C'est ton cul qui caquette,
Apprens-moi ce qu'il dit.
Auroit-il reçu quelque injure,
Dont il murmure?
A-t-il quelque chagrin
Contre son bon voisin?



Parlons en confidence,
Ce voisin si mignon
Prend-t-il en patience
Cette espee d'affront?

Je voudrois, quand tu lui lâches
Sur la moustache
Un petit camouflet,
Voir la mine qu'il fait.

AUTRE

Sur l'Air : *Affis sur l'herbette.*

LA Reine si belle,
Qu'on aime si fort,
Pourquoi ne vient-elle?
Vraiment elle a tort.
Son Louis soupire
Après ses appas.
Que veut-elle dire
De ne venir pas?



S'il ne la possède,
Il s'en va mourir;
Portons-y remede,
Allons la quérir.
Hâtons le voyage,
Un siecle doré

En ce mariage
Nous est assuré.



Mais par quelle route
Aller la chercher ?
Nous n'y voyons goutte,
Pourquoi la cacher ?
Aimable anonyme,
Viens donc promptement ;
La France t'estime,
Sans savoir comment.

A U T R E

Sur la Mort de Louis XIV.

Quel prodige furnaturel
En ces lieux va paroître !
Que vois-je ! c'est l'homme immortel,
Qui veut cesser de l'être.
Tremblez, ô Peuples de Sion !
La faridondaine, la faridondon,
Plus d'un malheur je vous prédis, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

La mort se présente à ses yeux,

Sous une autre Couronne.

Je le vois qui fait ses adieux

A sa toute mignonne :

Je meurs, dit-il, c'est pour raison,

La faridondaine, la faridondon,

Vous serez Reine à saint Denis, biribi,

A la façon, &c.



Il se trouve avec le Dauphin,

Et lui tient ce langage :

Mignon, je vous laisse à la fin

Un charmant héritage ;

Profitez-en, car il est bon,

La faridondaine, la faridondon,

Depuis la Paix tout y fleurit, biribi,

A la façon, &c.



Ensuite il parle à son Neveu,

Et lui dit ce qu'il pense :

Je meurs content, puisque dans peu

Vous aurez la Régence ;

Mon testament vous en fait don,

La faridondaine, la faridondon,

Mon dernier codicille aussi, biribi,

A la façon, &c.

Tellier, sans se faire appeller,
S'approche, & plein de zele,
Si vous voulez, dit-il, aller
A la gloire éternelle,
Laissez-moi la commission,
La faridondaine, la faridondon,
De remplir vos devoirs ici, biribi,
A la façon, &c.



Le Roi répond, je le veux bien,
Nommez aux Bénéfices;
Je vous connois homme de bien,
Sans fraude & sans malice.
Ah! Sire, que vous êtes bon!
La faridondaine, la faridondon,
Dit le Confesseur attendri, biribi,
A la façon, &c.



Louis voyant la Cour en pleurs,
Lui parle & la console.
Adieu pour toujours, je me meurs,
Car je perds la parole.
Alors se tait le grand Bourbon,
La faridondaine, la faridondon,
Laisant à penser bien de lui, biribi,
A la façon, &c.

François, préparez-vous au deuil,

Je le vois qu'il expire.

Il entre enfin dans le cercueil,

En Héros qu'on admire.

Plongez-vous dans l'affliction,

La faridondaine, la faridondon,

Puisque vous perdez tout en lui, biribi,

A la façon, &c.



Je vois Philippe au Parlement

Demander la Régence.

Doit-il y paroître content?

Il n'aura rien, je pense.

Car, suivant ma prédiction,

La faridondaine, la faridondon,

Le testament sera suivi, biribi,

A la façon, &c.



Peuples, courez voir en pleurant

L'honneur du diadème.

La mort dans son char triomphant

A saint Denis l'emmene.

Que de filles se souviendront!

La faridondaine, la faridondon,

D'avoir vu son convoi de nuit, biribi,

A la façon, &c.

Hélas ! falloit-il qu'il mourût

Ce Prince tant aimable ?

Son zele pour notre salut

Etoit inconcevable.

Avec la Constitution,

La faridondaine, la faridondon,

Il nous menoit en Paradis, biribi,

A la façon, &c.

Sa sagesse & son équité

Brilleront dans l'histoire.

Par lui le mérite exalté

En publiera la gloire;

Et du Perou jusqu'au Japon,

La faridondaine, la faridondon,

On ne parlera que de lui, biribi,

A la façon, &c.

Si vous étiez chargés d'impôts,

Il n'en étoit point cause :

Il desiroit notre repos,

Pouvoit-il autre chose ?

Vous lui faisiez compassion,

La faridondaine, la faridondon,

Il songeoit plus à vous qu'à lui, biribi,

A la façon, &c.

Vous alliez vivre tous heureux

Dans une paix profonde;

Son ardeur à combler nos vœux

L'auroit rendu féconde;

C'étoit là son ambition,

La faridondaine, la faridondon,

Mais voilà votre espoir détruit, biribi,

A la façon, &c.



Il eût, sensible à vos besoins,

Fait regner l'innocence,

Il eût rétabli par ses soins

Bientôt la confiance.

Il y travailloit tout de bon,

La faridondaine, la faridondon,

Avec Desmarêts & Berci, biribi,

A la façon, &c.



Pour faire circuler l'argent,

Il aimoit la dépense.

Sa parole étoit du comptant,

Tout alloit bien en France.

Chacun charmé d'un Roi si bon,

La faridondaine, la faridondon,

Disoit par-tout, vive Louis, biribi,

A la façon, &c.

Ainsi respectez Desmarêts,
 Son Ministre fidele,
 Reconnoissez à ses arrêts
 Son mérite & son zele.
 Et pour la veuve de Scarron,
 La faridondaine la faridondon,
 Ayez bien du respect aussi, biribi,
 A la façon, &c.



Aimez le Pere le Tellier,
 Suivez son Evangile;
 Croyez Fagon dans son métier
 Aussi savant qu'habile.
 Fuyez Quesnel & ses leçons,
 La faridondaine, la faridondon,
 Prosternez-vous devant Bissi, biribi,
 A la façon, &c.



Passants, ci gît Louis le Grand,
 Qui fit plus qu'Alexandre;
 Quand il mourut, ce Conquérant
 N'avoit plus rien à prendre.
 Homme, femme, fille & garçon,
 La faridondaine, la faridondon,
 Dites *De profundis* pour lui, biribi,
 A la façon, &c.

I
 T
 Dans
 Qui
 Mais
 Sans
 Que
 Et vi

Q
 Que
 Sout
 Qu'à
 De p
 Pour
 A la

I M P R O M P T U.

Tout le monde ici critique,
En voyant passer les Sceaux
Dans les mains d'un fanatique,
Qui supplante Daguessseau.
Mais le coup partant d'un borgne,
Sans peine on peut concevoir
Que c'est un tireur qui lorgne,
Et vise du blanc au noir.

A U T R E.

Qu'on ruine la finance
Du pauvre Peuple badant;
Que le Régent de la France
Soutire un autre tonneau;
Qu'à Noailles l'on permette
De piller impunément,
Pourvu qu'après on le mette
A la place du Normand.

VAUDEVILLES.

LA Bulle a plus d'un défaut,
Qu'on chante aujourd'hui tout haut,
Et contre la Foi,
Et contre le Roi,
C'est l'ouvrage du Diable.
J'en dirois plus encor, eh quoi ?
Mais trop longue est la fable.
Celle in Cœnâ Domini,
Et lunam sanctam aussi,
Que nous rejettons,
Que nous détestons,
Ne sont pas plus mauvaises;
Leurs menaces nous méprisons,
Ce sont toutes fadaïses.
Concile national,
Vous ne ferez plus de mal;
L'horrible dessein
Du grand Chauvelin,
Pour vous prêter main forte,
Dieu le renverse un beau matin
Et toute sa cohorte.
Le beau mignon de Rohan,

Ce ballon rempli de vent,
Est pris par le bec;
Fût-il de Lamec,
Autant par la naissance,
Que de Conan Mériadec,
La véritable engeance.

Que dirons-nous de Bissi?
Pour moi j'en dirai si, si.
L'hiard fâcheux,
L'hiard furieux,
Pour supplanter Noailles,
Faisoit le manège odieux
D'Evêque de Versailles.

Le Prélat de Montpellier
N'a rien voulu publier;
Ah! qu'il a bien fait!
Son procédé net
Le rend très-respectable:
Et si son ouvrage il parfait,
Il est incomparable.

Partisans de Molina,
Vous puez comme ka ka.
Noailles dément

Le Pape Clément.
Disciple de Sfondrate,
Il reçut au Parlement
Un vilain coup de pate.

L'audacieux le Tellier,
Qui nous faisoit tous plier,
Honteux & confus,
Ne se verra plus
Traiter de Révérence;
Car le voilà, dit-on, exclus
Du Conseil de Conscience.

Vers le Pape avec honneur,
Targni docte, ou bien Docteur,
Envoyé du Roi,
Revient chez Louvois,
Et ne comprend pas comme
Il trouve tout en défarroi,
A son retour de Rome.

Retirez-vous à Pamprou,
Peres, dont nous avons prou.
Tallement, Doucin,
Daniel, Hardouin,

Et vous, grand Tournemine,
Esprit & cœur Ultramontain,
Vous faites triste mine.

L'instruction des Prélats,
Dont ils faisoient si grands cas,
Est à remotis,
Et tous interdits
D'une démarche lente

Nos Seigneurs les quarante.

Pontchartrain, l'eusses-tu cru?
Dom Jérôme est revenu.

On revoit ici
Thierry, Dabissy,
Tarquois, Habert, Vitasse
Bragelone & Bidal aussi,
Qui reprendront leur place.

Quel revers souffre en ce temps
Le Correcteur des Feuillants!

Ce futur Prélat,
Cet imposteur fat,
Cet homme nécessaire;

* Il manque ici un Vers, qui ne s'est point
trouvé dans la copie.

Hériaü, que fortune abat,
Déploire sa misere.
Nos Prélats & nos Docteurs,
Revenus de leurs frayeurs,
S'en vont en repos
Gaillards & dispos
Nous prêcher l'Evangile,
Auquel ils ont tourné le dos
Dans un temps moins facile
Les savants & bons Curés,
Heureusement délivrés
Des Déclamateurs,
Des Délateurs,
Réformeront les theses
Des Mandarins Prédicateurs,
Qui s'emparent des chaises.
Enfin, l'Eglise & l'Etat
Vont reprendre leur éclat.
On verra la Paix
Regner désormais
En tous lieux dans la France,
Et l'on ne se plaindra jamais
De la sage Régence, lon la
De la sage Régence.

CHANSON LIBRE

Sur l'Air du Branle de Metz.

LE Dieu d'Amour à Cythere
 Vient d'ouvrir son Jubilé;
 Tout Amant est appelé
 A l'Indulgence Plénière:
 Belle Iris, pour en goûter
 Je fais la bonne manière,
 Belle Iris, &c.
 Faut à moi s'en rapporter.



Je veux faire sur ta bouche
 D'abord une station;
 Mais à ma dévotion
 Garde-toi d'être farouche;
 Il faut qu'un même desir
 Également ton cœur touche,
 Il faut, &c.
 Nous fasse un commun plaisir.



Là ma prière finie,
 Je poursuivrai mon chemin;
 Et j'irai sur ton blanc sein

Dire aussi ma Litanie.

En parcourant tous les lieux
De cette terre choisie,
En parcourant, &c.

On fait office pieux.

Bref pour station dernière,

Descendant un peu plus bas,

J'irai sur d'autres appas

Finir ma sainte carrière;

Mais il faut un cœur bien droit

Pour se tirer là d'affaire,

Mais il, &c.

En entrant dans cet endroit,

C'est un temple tout d'ébene

Sur un double piédestal,

Dont la porte de corail

Ne semble s'ouvrir qu'à peine;

Mais moins le passage est grand;

Quand un bon motif y mène,

Mais moins, &c.

Mieux on se trouve dedans.

Pour lors le temple facile

Daigne à nos vœux se prêter;
 Vous le voyez s'agiter
 Sur son fondement mobile:
 Une source de plaisirs
 De la voûte enfin distille;
 Une source, &c.
 Eteint nos brûlants desirs.



Pour faire œuvre méritoire,
 J'adresserai dans ce lieu,
 En remerciant le Dieu,
 Oraison jaculatoire.
 Par plus d'une asperfusion
 J'arroserai l'Oratoire,
 Par plus, &c.
 Je finirai l'oraison.

CHANSON

Sur le Mississipi.

CHANTONS tous l'établissement
 De la Compagnie d'Occident,
 Lon lan la derirette,
 Autrement de Mississipi,
 Lon lan la deriri.

Pour lui donner plus de crédit,
 On met à la tête un Proscrit,
 Lon lan la derirette,
 Qu'on voulut pendre en son Pays,
 L'on lan la deriri.



Noailles de son cabinet
 A fait sortir ce grand projet,
 Lon lan la derirette,
 Qu'il est beau d'avoir de l'esprit!
 Lon lan la deriri.



Le Pays n'est point habité,
 Mais il sera bien fréquenté,
 Lon lan la derirette,
 Peut-être dans cent ans d'ici,
 Lon lan la deriri.



Des filles on y enverra,
 Et d'abord on les mariera
 Lon lan la derirette,
 Si on leur trouve des maris,
 Lon lan la deriri.



Les mines on y fouillera,

Car

Lo

Si la

Lo

Nos

Car

Lo

Sur l

Lo

Croz

Craie

Lo

A lai

Lo

Pour

On v

Lo

On c

Lo

Pour

On

Car sans doute on en trouvera,

Lon lan la derirette,

Si la nature y en a mis,

Lon lan la deriri.



Nos billets vont être payés,

Car les fonds en sont assurés,

Lon lan la derirette,

Sur l'or qu'elles auront produit,

Lon lan la deriri.



Crozat, qui n'aime point l'argent,

Craignant d'être trop opulent,

Lon lan la derirette,

A laissé le Mississipi,

Lon lan la deriri.



Pour policer ce grand Pays,

On va faire bien des Edits,

Lon lan la derirette,

On en, &c.

Lon lan la deriri.



Pour premier établissement,

On enverra le Parlement,

Lon lan la derirette,
 Qui ne nous sert de rien ici,
 Lon lan la deriri.



Des Farceurs on y mènera,
 Du Coudrai son rôle y jouera,
 Lon lan la derirette,
 Pour réjouir Mississipi,
 Lon lan la deriri.



Noailles aura soin d'enseigner
 La manière de gouverner,
 Lon lan la derirette,
 Et celle de détruire aussi,
 Lon lan la deriri.



Des rentes on assignera,
 Et puis on les supprimera,
 Lon lan la derirette,
 On s'en passera, Dieu merci,
 Lon lan la deriri.



Le Pape même y enverra
 La Foi, la Bulle & cetera,
 Lon lan la derirette,

Par le Cardinal de Bissi,

Lon lan la deriri.



Tous les jeux on y défendra,

Lansquenet, pharaon, hoca,

Lon lan la derirette,

Comme on l'observe dans Paris,

Lon lan la deriri.

AUTRE CHANSON

Sur le même Air.

Célébrons tous incessamment

Le glorieux gouvernement,

Lon lan la derirette,

De nos Princes du Ciel chéris,

Lon lan la deriri.



L'aveugle a le rang au-dessus,

Le borgne fuit, puis le bossu,

Lon lan la derirette,

Un boiteux y prend place aussi,

Lon lan la deriri.

Ne difons rien de l'Amiral,
Car il ne fait ni bien ni mal,

Lon lan la derirette,
Quelquefois il eft applaudi,
Lon lan la deriri.



Après eux vient le Chancelier,
Qui fe pique de bien parler,
Lon lan la derirette,
Et ne fait souvent ce qu'il dit,
Lon lan la deriri.



Nos Pairs, dont parle chaque Edit,
Les autres Notables auffi,
Lon lan la derirette,
Paroiffent dans le rang qui fuit,
Lon lan la deriri.



D'abord eft le petit Simon,
Qui tout d'un coup eft furibond,
Lon lan la derirette,
Quand un Juge eft fur le tapis,
Lon lan la deriri.



Près de lui le Grand-Maréchal,

Dont la perruque est le signal,

Lon lan la derirette,

De ce qu'il blâme ou applaudit,

Lon lan la deriri.

Puis Tallard, en vieux Courtisan,

Voudroit observer le Régent,

Lon lan la derirette,

Mais il ne voit pas jusqu'à lui,

Lon lan la deriri.

Ainsi qu'un sanglier couru,

Le gros Besons toujours bouffu,

Lon lan la derirette,

Est du dernier avis qu'on dit,

Lon lan la deriri.

Vient le Relaps impertinent,

Qui voudroit se rendre important,

Lon lan la derirette,

Et que tout pût passer par lui,

Lon lan la deriri.

Le Pelletier, d'un air pédant,

Veut marmotter entre ses dents,

Lon lan la derirette,
 Personne n'est plus au logis,
 Lon lan la deriri,



De Torcy aime à jabotter,
 Mais souvent las de l'écouter,
 Lon lan la derirette,
 On compte pour peu ce qu'il dit,
 Lon lan la deriri.



On voit un petit potiron,
 Qui griffonne sur un chiffon,
 Lon lan la derirette,
 Toutes les sottises qu'on dit,
 Lon lan la deriri.



Ce beau Conseil est terminé
 Par un véritable usurier,
 Lon lan la derirette,
 Qui s'est placé là par dépit,
 Lon lan la deriri.



Le Pellerin, d'un air pédant,
 Vient insinuer entre les dents,

P
 Les
 Lere

Sa g
 Tou
 F...
 Lere

Il cr
 Parc
 Con
 Lere

Bou
 Il fe
 Sa l
 Lere

Pou
 Que

A U T R E

Sur l'Air: *Lere, la lere, &c.*

PH... est un joli mignon,
 Qui se soule comme un cochon,
 Les soirs avec la Parabere,
 Lere, &c.

Sa grosse fille la Berry,
 Toujours armée d'un grand v..
 F... par devant & par derriere,
 Lere, &c.

Il croit qu'il a de la vertu,
 Parce qu'il ne f... pas en cu,
 Comme défunt Monsieur son Pere,
 Lere, &c.

Bourbon veut les bâtards chasser;
 Il feroit bien mieux de sangler
 Sa laide jument pouliniere,
 Lere, &c.

Pour Conti c'est un polisson,
 Quelle f.... race Bourbon,

Nous a laissé Monsieur son Père,
Lere, &c.

La pauvre Constitution
N'est plus qu'une Marie-Chiffon, ...
Très-propre à torcher mon derrière,
Lere, &c.

Les Jésuites sont déconfits,
On les verra bientôt tapis
Dans le c. de notre S. Père,
Lere, &c.

NOËLS NOUVEAUX.

Tous les Bourgeois de Chartres.

Toute la Cour de France,
Les grands & les petits,
Apprenant la naissance
Du Dieu de Paradis,
S'en vont à Bethléem,
Le Régent à leur tête,
Qui voyant le poupon, don, don,
Est-ce pour celui-là, la, la,
Qu'on fait si grande fête?

Appercevant Marie,
Si gracieuse à voir,
Il lui dit, je vous prie
A souper pour ce soir:
Venez chez la Berry,
Vous ferez bonne chère;
Nous nous enivrerons, don, don,
Nocé même y sera, la, la,
Et non la Parabere.

✠
Plus gravé que Socrate
Lé Chancelier entra,
Et Fleury son Achate
Près de lui se montra:
De vous & du Régent
Je ne veux que la grace;
Mais à condition, don, don,
Qu'on ne me sonnera, la, la,
Que la grace efficace.

✠
D'un ton de Pédagogue
Il dit au Dieu naissant,
Contre la Synagogue
Arme ton bras puissant,
Renverse pour jamais

Cette Eglise profane:

Mais grace à nos canons, don, don,

Il n'endommagea pas, la, la,

L'Eglise Gallicane.



Après la politique,

Tallard s'est approché,

En disant, la critique

Deux ans m'a délaissée.

Je frondois justement

Ce qu'on faisoit en France;

Mais j'ai changé de ton, don, don,

Depuis six mois ençà, la, la,

J'admire la Régence.



A Jesus-Christ d'Uxelles

Ne croyant nullement,

Dit, foin de vos cervelles,

Foin du Gouvernement.

Ce Diable de Régent

Veut tout perdre, ou je meure,

Par la morbleu qu'irtons, don, don;

Content de ce bruit là, la, la,

Le Maréchal demeure.



Suivi

Suivi de sa Cohorte,
Saint Simon Choubereau
S'écria de la porte,
Hé! quoi, point de Carreaux!
Nous voulons soutenir
Les droits de la Patrie;
Ici nous protestons, don, don,
Que nous n'adorons pas, la, la,
Le Dieu Fils de Marie.

Sur le bruit que des Anges
Paroïssoient dans ces lieux,
Et chantoient les louanges
Du Souverain des Cieux,
Canillac dit, presse
D'aller à leur rencontre,
Où sont ces beaux garçons, don, don?
Je ne les vois pas là, la, la,
Vîte qu'on me les montre.

Du fond de sa cahute
Vint l'Evêque de Laon,
Qui dit, sur la dispute,
Seigneur, voyez mon plan.
Je ne prends point parti,

Comme font toutes les autres,
Car tantôt je dis non, don, don,
Et puis après, oui dà, la, la,
Suivant qu'il plaît aux autres.



Arrivant d'Angleterre
L'Ambassadeur Du Bois,
En mettant pied à terre,
Apperçut les trois Rois.
Faisons vite un traité,
Dit-il, avec ces Princes;
Offrons des millions, don, don,
S'ils ne suffisent pas, la, la,
Lâchons quelques Provinces.



Grosse à pleine ceinture
La féconde Berry,
Dit en humble posture,
Et le cœur bien contrit:
Seigneur, je n'aurai plus
Les mœurs aussi gaillardes,
Je ne veux que Riom, don, don,
Quelquefois le Papa, la, la,
Et rarement mes Gardes.

Des premiers à la crêche
Arriva Mortemart,
Avec mine très-seche
Et farouche regard,
Disant, je veux ici
Me garder de surprise,
Les bâtards y viendront, don, don,
Et je ne prétends pas, la, la,
Leur céder la chemise.





DISCOURS

QUE DEVOIT PRONONCER

MR. L'ABBÉ SEGUI,

*Pour sa Réception à l'Académie
Françoise.*

MESSIEURS,

Vous couronnez aujourd'hui votre Ouvrage ; après m'avoir *doté*, vous m'adoptez. (a) Puis-je trop *reconnoître* des bienfaits qui m'ont fait *connoître* ?

(a) Le Panegyrique de S. Louis, prononcé à l'Académie Françoise, valut à l'Abbé Segui une Abbaye, que cette Compagnie obtint pour lui. Quand il alla demander à Mr. Danchet son suffrage pour l'Académie, il lui dit, qu'il sembloit qu'elle l'eût déjà adopté : *Dites plutôt*, lui repliqua Mr. Danchet, *qu'elle vous a doté.*

D'une profonde obscurité, (b) je passe tout à coup dans le plus grand jour. Il m'éblouit sur moi-même; il m'éclaire sur vos mérites. En m'associant à vous, je sens que je deviens un nouvel homme. Tout ce qui me restoit de ténèbres s'évanouit, ou s'épure, & je jouis d'une Apothéose anticipée.

Placé au faite du Temple de la Gloire, je ne vois plus le reste des Ecrivains que comme des atomes. Le Barreau, la Chaire, le Théâtre reclament en vain leurs prétendus Illustres; leurs Ouvrages sont tarés à mes yeux, & ne passeront qu'en fraude à la postérité, tant qu'ils ne seront pas plombés de votre Sceau de l'Immortalité. (c)

Oui, Messieurs, je soutiens, avec votre *sincere Historien*, (d) que vous possédez ce que le siècle peut citer

(b) Il n'étoit que simple Aumônier du College de *Beauvais*, à 300. livres de pension.

(c) C'est la devise de l'Académie Française.

(d) L'Abbé d'Olivet.

de meilleur en tout genre ; Poètes , Orateurs , Historiens , Critiques. Nul vrai talent , qui ne soit dans l'Académie , ou qui ne lui soit destiné. J'entre dans vos sentiments ; depuis long-temps je me les suis appropriés , & par-là je suis devenu à peu près digne de vous.

Plus heureux que l'illustre Abbé *Cotin* , le grand titre d'*Académicien* amenera désormais la foule à mes Sermons , que personne ne venoit entendre. Ainsi l'honneur que vous m'avez fait , intéresse la Religion. Cet honneur que les *Mabouls* , les *du Jarys* , les *Anselmes* , les *Prévôts* , (e) par le mérite de leurs Prédications & par tous leurs funebres Panégyriques , n'ont pu obtenir , je l'obtiens moi , par un seul *Discours* , (f) objet

(e) Celui-ci n'est pas l'Auteur de *Manon Lescaut*.

(f) L'Oraison funebre du Maréchal de *Villars* , dont l'Abbé *Segui* fut chargé , au défaut du Pere *Tournemine* , qui ne voulut pas réformer dans la sienne des traits satyriques contre les dévots *Paristes*.

de l'injustice & du mépris du public, dont votre choix, Messieurs, me venge glorieusement.

C'est à moi aujourd'hui de m'acquitter de tout ce que je vous dois, par un noble & heureux tissu de louanges. La louange, Messieurs, est la monnoye courante dans votre empire : par elle on satisfait ici à tous ses engagements ; frappée à différents coins, elle souffre mille refontes nouvelles.

Tout est dit sur *Richelieu* votre Fondateur, sur votre Protecteur *Seignier*, & sur le Grand Monarque à qui vous devez votre principale illustration.

J'ai peu de chose à dire de mon Prédécesseur ; (g) sa mémoire est trop récente, pour me laisser le droit d'imaginer. (b) S'il n'a rien écrit qui

(g) Mr. *Adam*, qui avoit été Valet de chambre de Mr. le Duc de *Chaulnes*.

(b) Son éloge est fait tout d'abord :
Adam vivoit, Adam est mort.

soit connu , comptons-lui le mérite de la modestie. Quelle autre cause peut-on donner du silence d'un Académicien ?

Mais pourquoi m'occupé-je d'objets qui ne sont plus, tandis que les objets présents épuisent mon admiration ? Me sera-t-il permis, Messieurs, à l'exemple du célèbre *La Bruyere*, de crayonner une partie des Grands Hommes qui composent aujourd'hui votre illustre Corps ? Dans mes peintures, je n'emprunterai rien de lui ; j'ai à peindre des Personnages bien différents.

Il est des traits marqués que le pinceau saisit d'abord. Il en est de délicats & de fins, &, pour ainsi dire, de caprice, que la nature s'est plu de former, & que l'art a plus de peine à rendre. Suppléez donc, Messieurs, à ma foiblesse, & contentez-vous de l'Esquisse que j'ose vous présenter.

Je peindrai légèrement ce joli Na-

turaliste de nos jours, (i) dont la sagacité sert la galanterie, ce *Pline François*, cet ingénieux Historiographe des *Dieux miaulants de l'Egypte*, que vous avez si librement reçu & si cordialement conservé. Je décorerai d'une couronne cynique ce grand Philosophe, (k) qui a si bien mérité de la Patrie par sa docte Apologie des *Billets de Banque* & par les aménités de son *Purgatoire*. Je lui joindrai cet affable Ministre (l) de *Plutus*, qui ayant mis les Finances à la teinture des *Muses*, adoucit la rigueur des tributs par ses manieres humbles, modestes & polies, & n'est pas encore estimé le *Dixieme* de ce qu'il vaut. Je releverai la pourpre de ce Magistrat, (m) qui a si long-temps égayé la sévère *Themis*, & qui, à

(i) Mr. De Moncrif, Auteur de l'Ouvrage intitulé, *les Chats*.

(k) L'Abbé Terrasson, Auteur du Roman de *Séthos*.

(l) Mr. Mallet, principal Directeur du *Dixieme*,

(m) Le Président Hénault.

l'exemple du célèbre *Conlange*, a sacrifié au tendre *Vaudeville* la fastidieuse étude de la chicanne. A côté de ce Grand Homme je placerai l'illustre *Maître*, (*n*) qui rend au Public des *Comptes* si fideles de ses talents : Génie heureux , qui nous a exprimé toute l'énergie de l'*Homere* des *Anglois*; (*o*) modele des traducteurs, & modele si accompli , que l'envie n'a pu armer contre ce chef-d'œuvre que l'incrédulité, qu'une supposition de part , & que l'allégation d'un enfantement étranger.

Auprès de ces rians & agréables Auteurs, je placerai , par un favorable contraste, des Savants du premier ordre , tels que ce *Saumaïse* moderne, (*p*) cet Homme si profond en *Hébreu* & en *Grec* , qu'il semble avoir sacrifié à ces deux langues le talent

(*n*) Mr. Dupré de S. Maur, Maître des Comptes.

(*o*) La traduction de *Milton*, par Mr. Dupré, a été revendiquée par M. de Boismorant & autres.

(*p*) L'Abbé Sallier.

qu'il avoit pour apprendre la nôtre. J'irai ensuite chercher dans l'Antiquité le *Géryon à trois têtes*, pour peindre d'après lui cet Homme vénérable (q) inscrit des premiers sur votre Liste, & qui réunit en lui trois hommes différents, le Magistrat, l'Ecclésiastique, le Lettré. Ses vertus allégoriques seroient le sujet de plus de tableaux & d'estampes, qu'il n'en a laissé dans la plus riche Bibliothèque de l'univers.

Quelles Provinces éloignées, quelles Villes, quelles Bourgades, ignorent un nom glorieusement imprimé tous les mois ? Je parle du judicieux Approbateur (r) du *Mercur*, qui, pour ainsi dire, en partage la gloire avec l'Auteur, & qui d'ailleurs s'est immortalisé par son *Histoire du Berger Daphnis*.

O vous, *Sophocle* de notre sie-

(q) L'Abbé Bignon.

(r) Mr. Hardion.

cle, (s) qui souteniez autrefois le Théâtre, & faisiez succéder avec tant de rapidité vos Ouvrages les uns aux autres, hâtez-vous encore; achevez cette Tragédie commencée & attendue depuis dix ans. (t) Le titre d'Académicien est-il un poids qui vous arrête? Jaloux de la correction, craignez-vous de hazarder des fruits précoces? Une circonspection politique a-t-elle rompu votre commerce avec des fugitifs (u) suspects? On vous permet de renouer ces relations nécessaires à la Scene & à votre gloire.

Puisse ainsi mon zele pour l'honneur de l'Académie justifier le choix dont elle m'honore! Quelle gloire pour moi d'avoir obtenu la préférence! Vous m'avez fait grace, Messieurs, il est vrai; faites-moi celle de ne vous en point repentir.

(s) Mr. Crebillon, le Pere.

(t) Catilina.

(u) Les Chartreux d'Utrecht.

L'exemple de ce choix excitera l'émulation : que de dignes Aspirants vont désormais se présenter à vos Portes !

Ouvrez-les au savant Compilateur (x) des *Causes célèbres* ; au délicat & judicieux *Annaliste du Théâtre François* ; (y) au fécond Historien (z) des Accouchements & des Enterrements de *Paris*, dont le discernement, l'esprit & la politesse brillent périodiquement quatorze fois chaque année ; enfin, à l'ingénieux & très-humble Auteur de la Tragédie d'*Abenzaïd* : (a) ouvrez-les à ce Lyrique Vétéran, (b) dont *Paris* vient d'admirer le sublime génie dans la correction de l'Ouvrage imparfait (c) d'un de vos Confreres décédé. Si le Public

(x) Mr. Gayot de Pitaval.

(y) Mr. de Beauchamps.

(z) Mr. de la Roque, *Auteur du Mercure de France*.

(a) L'abbé le Blanc.

(b) Mr. de la Serre.

(c) Opéra de Scanderberg, qui a échoué.

vous reproche d'avoir abandonné à des mains étrangères les Enfants posthumes de l'illustre *Houdart*, il vous demande au moins pour leur Curateur la récompense de leur avoir redressé les Membres, de leur en avoir ajouté de nouveaux, & de leur avoir procuré en trois mois une fortune éclatante.

Vous placerez aussi parmi vous le *Scuderi* de notre âge, cet inépuisable Auteur, (d) ce millionnaire de Vers, ce vénérable Prêtre d'*Apollon*, occupé depuis trente ans à desservir l'Opéra, comme le chef-lieu de son bénéfice, sans négliger les chapelles confiées à ses soins.

Voilà les hommes votables, les sujets capables de maintenir la Compagnie dans tout son lustre. Mais, hélas ! ils ne pourront y entrer qu'elle ne perde quelqu'un des précieux Membres qui la composent aujourd'hui, comme cela a été très-savam-

(d) L'Abbé *Pellegrin*, nommé communément le Chapelain de l'Opéra.

ment démontré, il y a deux ans, dans un excellent Discours (e) prononcé en ce lieu. C'est ainsi que l'Académie, par un privilege admirable, perd lorsqu'elle gagne, & gagne lorsqu'elle perd.

Soyez persuadés, Messieurs, que personne ne fera plus zélé que moi pour le maintien de vos saintes loix, dictées par la Religion, par la sagesse & par la probité, & sur-tout du Statut édifiant qui ordonne que toute place d'Académicien sera honnêtement sollicitée, de peur qu'un si auguste Corps ne se voye exposé à l'ignominie d'un modeste refus. Que l'Episcopat, que l'Ordre du Saint-Esprit, que le Trône même ne se croient pas deshonorés par de pareils refus, qu'ils ont quelquefois essuyés. Pour vous, Messieurs, qui avez sur l'honneur des délicatesses imperceptibles, l'exemple de ce qu'il y a de plus grand ne sera jamais

(e) A la Réception du Duc de Villars.

un modele pour vous, parce que vous êtes le sel de la terre, *vos estis sal terra*: ce sel, Messieurs, vous préservera à jamais de la corruption dans ce monde, & dans l'autre que je vous souhaite. Ainsi soit-il.





LE

MONDAIN.

REGRETTERA qui veut le bon vieux
temps,

Et l'âge d'or, & le regne d'Astrée,

Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,

Et le jardin de nos premiers Parents;

Moi, je rends grâce à la nature sage,

Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet

âge

Tant décrié par nos pauvres Docteurs:

Ce temps profane est tout fait pour mes

mœurs.

J'aime le luxe, & même la mollesse,

Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,

La propreté, le goût, les ornements;

Tout honnête homme a de tels sentiments.

Il est bien doux pour mon cœur très-im-

monde

LE

K

De voir ici l'abondance à la ronde,
Mere des arts & des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde
Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre, & le trésor de l'onde,
Leurs habitants, & les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde;
Ah! le bon temps que ce siècle de fer!

Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un & l'autre hémisphere.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musul-
mans,

Nos vins de France enivrent les Sultans?

Quand la nature étoit dans son enfance,
Nos bons aïeux vivoient dans l'innocence,
Ne connoissant ni le *tien*, ni le *mien*;
Qu'auroient-ils pu connoître? ils n'avoient
rien:

Ils étoient nuds, & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.
Sobres étoient, ah! je le crois encor,

Martialo n'est point du siècle d'or.

D'un bon vin frais ou la mousse, ou la seve
Ne gratta point le triste gosier d'Eve.

La soye & l'or ne brilloient point chez eux;
Admirez-vous pour cela nos aïeux?

Il leur manquoit l'industrie & l'aisance;
Est-ce vertu? C'étoit pure ignorance.

Quel idiot, s'il avoit eu pour lors
Quelque bon lit, auroit couché dehors?

Mon cher Adam, mon vieux & triste pere,
Je crois te voir en un recoin d'Eden,
Grossièrement forger le genre humain,
En tourmentant Madame Eve ma mere.

Deux singes verts, deux chevres, pieds
fourchus,

Sont moins hideux au fond de leur feuillée.
Par le soleil votre face hâlée,
Vos bras velus, votre main écaillée,
Vos ongles longs, crasseux, noirs & cro-
chus,

Votre peau bise, endurcie & brûlée,
Sont les attraits, sont les charmes flatteurs,
Dont l'assemblage allume vos ardeurs.

Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment,

Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit à Londres, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête
homme?

Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfants du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symmétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessein
Du doux Corregge & du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure;
C'est Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain;
Des Gobelins l'aiguille & la teinture
Dans ces tapis égale la peinture;
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre
Dans des jardins des myrtes en berceaux;
J'en vois jaillir les bondissantes eaux;
Mais du logis j'entends sortir le Maître.

Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paroît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée & moitié transparente:
Nonchalamment je l'y vois promené;
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec molesse:
Il court au bain, les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche & plus polie.
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous;
Chez Camargo, chez Gauffin, chez Julie,
Le tendre amour l'enivre de faveurs.

Il faut se rendre à ce Palais magique, *
Où les beaux Vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler le Jason de Rousseau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper; que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Eglé, Cloris me versent de leur main

* L'Opéra.

Un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élançée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante,
De nos François est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, Mentor & Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente, & ces murs malheureux,
Où vos Crétois tristement vertueux,
Pauvres d'effet & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance,
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par Eve & par sa pomme:
C'est bien en vain que tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du Paradis ont recherché la place;
Le Paradis terrestre est où je suis.

De

* E
alors
† E
Com

L E T T R E

*De M. de Genonville à M. le Comte de P**.*

VOus, qu'Amour n'embrasa jamais
Que d'une ardeur folle & légère,

Qui de sa faveur passagere

Vous fit trop payer les attraits,

*Au Pays de la Synagogue

Vous avez bien changé de ton;

Vous parlez comme Céladon,

Et votre lettre est une Eglogue,

Digne des rives du Lignon.

Déjà ce nouveau zele éclate;

† As-tu cru que le désespoir

Me fit échapper à l'ingrate?

Eh! n'est-ce rien que de la voir?

Quoi de mon printemps qui commence

Perdrois-je ainsi le plus beau jour

A gémir des maux de l'absence,

A soupirer pour le retour?

* La personne à qui cette Lettre est écrite étoit alors à Metz.

† Pour entendre cela, il faut supposer que Mr. le Comte de P** avoit prêché la constance à son ami.

Laisse-moi, sagesse sévère,
Loin de moi porter la lumière
Qu'épand ton lugubre flambeau.
Pour mieux nous cacher nos disgraces,
Le Dieu, dont j'ai suivi les traces,
A nos yeux prête son bandeau.
Qu'il regle encor mes destinées,
Qu'il m'inspire encor mes chansons,
Et pour mes dernières années
Vous aurez d'utiles leçons.
Ovide banni d'Italie
Par le Maître de l'Univers,
Mais toujours Amant de Julie,
Soupire ses plus tendres Vers;
Et sans qu'il arme son courage
Contre le fort & ses rigueurs,
Pour lui dans ce climat sauvage,
Amour, qu'il a chanté, fera naître des fleurs.
Arbitre de délicatesse,
Maître habile en l'art du plaisir,
Pétrone au Tyran qui le presse
Accordera-t-il un soupir?
Non, comme au sein de la mollesse,
Il semble goûter le repos.
Héros, que forma la sagesse,

Sûtes-vous mieux braver les maux?

Comme eux auprès d'une Maîtresse,

Brave le fort moins irrité;

De cette coupe enchanteresse

Gôûte à longs traits la volupté;

Et tant que durera l'ivresse,

Laisse ignorer à ta jeunesse,

Si c'est erreur ou vérité,

Heureux! si la coquetterie,

Les soupçons, du repos enfants seditieux,

De cette chaîne qui vous lie

Ne viennent point rompre les nœuds.

Puisse à jamais la jalousie

S'éloigner de vos tendres jeux!

Que sa beauté toujours fleurie

Fasse le plaisir de tes yeux,

Et ton amour le bonheur de sa vie.



ÉPIGRAMME.

De Mr. de Caux contre le Poëte Piron.

QUand Timandre à Paris entonna la
trompette,
Des rimeurs tels que toi le foible essaim
trembla;
Dijon, au bruit de sa musette,
D'applaudissemens le combla,
Et Beaune en fut si satisfaite,
Qu'elle vint en ses mains remettre une
houlette,
Faites du bois qui t'étrilla.

Réponse de Piron.

FOin de votre trompette & de mon fla-
geolet,
Je donneroie pour rien mon payement & le
vôtre.
J'eus des coups de bâton, vous des coups
de fifilet:
Le premier aux rimeurs fait plus d'honneur
que l'autre.

ÉPÎTRE

A MADAME DE ***.

TU veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrece nou-
veau,

Devant toi d'une main hardie,
A la Religion j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est rem-
plie;

Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tom-
beau,

Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes
sens,

De ma Religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égarements
Détruire en libertin la loi qui les condamne;

Examineur scrupuleux,
De ce redoutable Mystere

Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du sanctuaire

Du Dieu, mort sur la Croix, que l'Europe
revere.

L'horreur d'une effroyable nuit
Semble cacher son Temple à mon œil témé-
raire;

Mais la raison qui m'y conduit
Fait marcher devant moi son flambeau qui
m'éclaire.

Les Prêtres de ce Temple, avec un ton sévère,
M'offrent d'abord un Dieu que je devois
hair;

Un Dieu qui nous forma pour être misé-
rables,

Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir;

Qui nous créa d'abord à lui-même sembla-
bles,

Afin de nous mieux avilir,

Et nous faire à jamais souffrir

Des tourments plus épouvantables.

Sa main créoit à peine une ame à son image,

Qu'on l'en vit soudain repentir;

Comme si l'ouvrier n'avoit pas dû sentir

Les défauts de son propre ouvrage

Et sagement les prévenir.

Bientôt sa fureur meurtrière
Du monde épouvanté frappant les fonde-
ments,

Dans un déluge d'eau détruit en même-temps

Les sacrilèges habitants

Qui remplissoient la terre entière

De leurs honteux dérèglements.

Sans doute on le verra, par d'heureux chan-
gements,

Sous un Ciel épuré redonner la lumière

A des nouveaux humains, à des cœurs in-
nocents,

De sa lente sagesse éternels monuments.

Non, il tire de la poussière

Un nouveau Peuple de Titans;

Une race livrée à ses emportements,

Plus coupable que la première:

Que fera-t-il? Quels foudres éclatants

Vont sur ces malheureux lancer ses mains
séveres!

Va-t-il dans ce cahos plonger les éléments?

Ecoutez: ô prodige! ô tendresse! ô mystère!

Il venoit de noyer le pere,

Il va mourir pour les enfants.

Il est un Peuple obscur, imbécille, volage,

Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,

Et l'éternel mépris des autres Nations :
Le Fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,

Se fait Concitoyen de ce Peuple odieux ;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance,

Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.

Long-temps vil ouvrier, un rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice ;

Il prêche enfin trois ans le Peuple Iduméen,
Et périt du dernier supplice.

Son sang du moins, ce sang d'un Dieu mourant pour nous,

N'étoit-il pas d'un prix assez noble, assez rare,

Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare ?

Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,

Et son trépas est inutile !

Quoi ! l'on me vantera sa clémence facile,
Quand remontant au Ciel, il reprend son
courroux ;

Quand sa main nous replonge aux éternels
abysses ;

Et que par ses fureurs effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas
faits !

Ce Dieu poursuit encore , aveugle en sa
colere ,

Sur les derniers enfants l'erreur du premier
Pere ;

Il redemande compte à cent Peuples divers

Assis dans la nuit du mensonge,
De ces obscurités où lui-même il les plonge,
Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l'univers !

Amérique, vastes contrées,
Peuples, que Dieu fit naître aux portes du
soleil ;

Vous, Nations hyperborées,
Vous, que l'erreur nourrit dans un profond
sommeil,

Vous serez donc un jour à sa fureur livrées,
Pour n'avoir pas su qu'autrefois,

Sous un autre Hémisphere, aux plaines
Idumées,

Le Fils d'un Charpentier expira sur la Croix;
Non, je ne connois point à cette indigne
image

Le Dieu que je dois adorer;
Je croirois le deshonor
Par un si criminel hommage.

Entends, Dieu que j'implore, entends du
haut des Cieux

Ma voix pitoyable & sincère.

Mon incrédulité ne doit point te déplaire;
Mon cœur est ouvert à tes yeux;

On te fait un tyran, en toi je cherche un Pere;
Je ne suis point Chrétien, mais c'est pour
t'aimer mieux.

Ciel! ô Ciel! quel objet vient s'offrir à ma
vue!

Je reconnois le Christ puissant & glorieux;
Auprès de lui dans une nue
Sa Croix se présente à mes yeux.

Sous ses pieds triomphants la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il sort victorieux;
Son regne est annoncé par la voix des ora-
cles,

Son

Son Trône est cimenté par le sang des Martyrs;

Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles;

Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs;

Ses exemples sont saints, sa morale est divine;

Il console en secret les cœurs qu'il illumine;

Dans les plus grands malheurs il nous offre un appui;

Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,

C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,

C'est à toi de chercher l'obscur vérité,

A toi que la nature honora d'un génie

Qui seul égale ta beauté.

Songe que du Très-Haut la sagesse immortelle

A gravé de sa main dans le fond de ton cœur

La Religion naturelle;

Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur

Ne sont point les objets de sa haine éternelle;

Crois que devant son trône, en tout temps, en tous lieux

Le cœur du juste est précieux;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis
charitable

Trouvent plutôt grace à ses yeux,
Qu'un Janséniste impitoyable,
Ou qu'un Jésuite ambitieux.

Et qu'importe, en effet, sous quel titre on
l'implore?

Tout homme le reçoit, mais aucun ne l'honore.

Ce Dieu n'a pas besoin de nos vœux assidus;
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices:

Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.



DIALOGUE

*Entre les Peres le Tellier, la Rue & la
Ferté, Jésuites.*

DImanche au sortir de la Messe,
Le Grand-Inquisiteur de la Maison Professe
Voyant la Rue & la Ferté,
Court vers eux, & tout transporté,
Ridant le front, allongeant le visage,
Leur tint à peu près ce langage:
Mes Peres, certain bruit se répand dans
Paris,
Qu'en plus d'un lieu vos Révérences
De nos trois bons amis traitent les ordon-
nances
Avec un souverain mépris.
Ces Prélats, il est vrai, ne sont pas grands
esprits;
Mais il suffit qu'ils ayent pris,
Par une aveugle obéissance,
Notre juste parti contre Son Eminence:
Toutefois hardiment vous prenez sa défense
Contre notre Société.

N'abusez pas de ma bonté;

Ne poussez pas ma patience

A la dernière extrémité.

Rien ne s'oppose à ma puissance;

Dans le poste où je suis, je peux ce que je
veux,

Et pourrois bien.... vous m'entendez tous
deux.

Mon Pere, que votre naissance,

Dit le Tellier à la Ferté,

Vos talents & votre éloquence

N'enflent point votre Révérence:

J'estime peu la qualité,

Mais j'estime l'obéissance.

Croyez-moi, gardez le silence

Sur Gap, la Rochelle & Luçon,

Et mettez à profit cette utile leçon.

A notre crédit rien n'échappe;

Vous savez comme on a traité

A Macao le Député

De notre saint Pere le Pape.

C'est un coup éclatant, dont le seul sou-
venir

Fera trembler tout l'avenir:

Toute la terre en fait l'histoire.

Ainsi, si vous voulez m'en croire,
Changez de langage & de ton :
Que le Cardinal de Tournon
Soit pour vous un exemple à craindre.
Je vous trouverois fort à plaindre,
Si vous osiez, pour plaire au Prélat de
Paris,
Eprouver ce que peut un corps comme le
nôtre :

Ne mettez pas à si haut prix
L'inutile faveur de ce nouvel Apôtre ;
Vous pourriez vous y trouver pris.
Et vous, du célèbre Virgile,
S'adressant à la Rue, obscur commenta-
teur,

Qui vous croyez de l'Evangile
Le plus savant Prédicateur ;
Rabattez votre vaine gloire.
Oui, notre Maître Chamillard
Mille fois plus que vous a de finesse & d'art,
D'agrément, d'esprit, de mémoire.

Dans Orleans, le Carême passé,
Il a, m'a-t-on dit, terrassé
Tous les Prêcheurs de l'Oratoire,
Et fait sur leurs débris élever Molina ;

Mais laissons cette affaire là,
Et revenons à vous. Par quelle hardiesse
Dans vos Sermons parlerez-vous sans
cesse

Du pouvoir de Dieu sur les cœurs?
Il me souvient qu'à saint Eustache
Vous preniez tous les jours à tâche
De prouver à vos auditeurs,
Que l'homme est toujours sourd, quoiqu'on
dise & qu'on fasse,
Si Dieu ne parle au cœur par la voix de la
grace.

Oh! si pour lors, comme aujourd'hui,
J'eusse occupé l'auguste place
Où la Chaise regnoit, j'aurois mieux fait
que lui;

Je vous aurois appris à l'instant à vous taire,
Et fait du même jour interdire la Chaire.

A ces mots emportés, le Tellier tout en feu
Voulut se reposer un peu.

Mon Pere, répondit la Rue,
Le monde aujourd'hui n'est plus grue:
En vérité, de tels Prélats
Font peu d'honneur à notre cause;
Leur démerite nous expose

A mille fâcheux embarras.

On connoît de Chamfleur la profonde igno-
rance,

Du Prélat de Luçon la vaste insuffisance;

Pour notre Malissolle, hélas!

Le Public méprisant en fait si peu de cas,

Qu'il est tout étonné de le voir sur la Scene:

Il étoit jusqu'ici demeuré si caché,

Que les plus curieux à peine

Savoient qu'il eût un Evêché.

C'est dans l'Eglise un Allobroge,

Qui ne fait ni Grec, ni Latin,

Et n'a pour tout François que su mettre
son seing

Au bas d'un écrit de Doucin.

Voilà de vos amis le magnifique éloge.

Au lieu que d'un digne Prélat,

Cause innocente du débat,

Le sage, le pieux Noailles

A pour lui, contre tous, la voix de ses
ouailles.

Mais grace aux trois Prélats, & leurs savants
écrits

Sur le mystere de la grace,

Dont la profondeur les surpasse,

Nous sommes l'objet du mépris
De la plus vile populace.
La Faculté d'Anopolis,
Où, pour preuve de leur science,
Nos amis ont fait leur Licence,
De ces Ecrivains si polis
A turlupiné l'Ordonnance.
Venons à nos Sermons, c'est assez parler
d'eux.
Oserai-je, par complaisance
Pour votre Révérence,
Prêcher ce dogme monstrueux,
Que l'homme peut sortir du vice
Par sa liberté seule & sa propre justice?
Que la grace qui nous rend Saints
N'est que l'ouvrage de nos mains?
Que l'homme toujours foible, impuissant à
bien faire,
S'élève jusqu'au Ciel, guérit seul sa misère;
Qu'il prévient seul la grace & seul guide
son cours;
Dresse ses pas vers Dieu, sans son divin
secours;
En un mot, qu'il peut par lui-même
Arriver au bonheur suprême?

C'est un dogme que Paul a frappé d'anathème.

Dans cet Edifice sacré
Que Dieu bâtit au Ciel de pierres immortelles,

Les pierres peuvent-elles
Se placer à leur gré?

N'est-ce pas l'ouvrier, dont la main toujours sainte

Les taille, les choisit pour son divin Palais,
Les place comme il veut dans sa superbe enceinte,

Pour y demeurer à jamais?

Ce suprême artisan, d'une main qui se joue,
Fait cent vases divers pris d'une même boue.

L'un sur un trône assis, brillant de toutes parts,

Du spectateur surpris attire les regards:

L'autre, pris de la même masse,

Avec honte paroît dans la plus vile place:

Nul n'ose toutefois accuser ses desseins

Dans l'inégalité des œuvres de ses mains.

Tous savent qu'il est Dieu, que son pouvoir auguste,

Faisant tout ce qu'il veut, ne fait rien que
de juste.

Voilà ce qu'avant moi le grand Paul a prê-
ché,

Et que j'ose aujourd'hui bégayer dans la
chaire:

Heureux, si j'en étois moi-même bien tou-
ché!

Si c'est là, mon Révérend Pere,
Un crime, une hérésie, un malheur, un
péch^é,

Je suis criminel, Hérétique,

Malheureux, pécheur endurci....

A peine achevoit-il, que comme un fréné-
tique,

Le Tellier pousse en l'air un effroyable cri.

Quoi, dit-il, écumant de rage & de colere,

J'aurai de Port-Royal détruit le Monastère,

De l'Hérétique Arnaud foudroyé les écrits,

Fait condamner Quesnel par Gap & la Ro-

chelle!

Malgré le béat de Paris,

Secondé de Luçon, plein d'ardeur, plein

de zele,

Aidé de Martineau, soutenu de Dervain,

Dont l'éloquence est respectable,
J'aurai découvert le venin,
Que depuis quarante ans ce livre abomi-
nable,
Sans qu'on l'ait apperçu, nourrissoit dans
son sein!
Et qui sauroit, sans moi, que le pur Jansé-
nisme,
Pire cent fois que l'Athéisme,
Dans ces réflexions, dont maint sot est tou-
ché,
Sous des dehors pieux, en cent lieux est
caché!

Sans cette heureuse découverte,
Les Chrétiens abusés couroient tous à leur
perte:
Tant il est vrai que Dieu découvre aux
ignorants
Des mystères qu'il cache aux yeux des plus
savants.

Après ce que j'ai dit, peut-on avoir l'audace
De venir prêcher que la grace
Est nécessaire, invincible, efficace!
Que Dieu, quand il lui plaît, peut d'un
cœur révolté,

Par son souffle divin changer la volonté ?
Qu'ayant terrassé Paul, quand il veut il ter-
rasse

Le vain orgueil du cœur humain ?
Qu'il tient tous nos cœurs en sa main ;
Qu'il en est le souverain Maître ;
Qu'il nous choisit avant de naître ;
Que par un pur effort de sa tendre amitié,
De l'un il a pitié,
Tandis que par justice il abandonne l'au-
tre ?

Je fais bien que certain Apôtre
En son temps tenoit tels discours :
Mais dans un temps comme le nôtre,
Il pourroit à Quimper aller finir ses jours,
S'il tenoit ce même langage ;
Oui, j'en jure par Loyola.

Jugez après cela
A quoi ce grand serment m'engage.
Il en auroit dit davantage,
Si le bon Pere la Ferté
N'eût, d'un air doux, modeste & sage,
Interrompu cet emporté.
Pardonnez-moi ma liberté,
Dit-il au fougueux personnage :

Souvent en voulant fuir les dogmes de
Calvin,

On tombe dans ceux de Pélage.

Pour ne point s'égarer, suivons saint Au-
gustin.

Saint Augustin! reprit le Tellier en furie,
Bon Dieu, mêlez-vous, je vous prie,
D'aller apprendre vos Sermons.

Vous avez oublié, je pense,

Comment, en foudroyant le testament de
Mons,

Paul, Augustin, Prosper, Fulgence,

Et tous ces autres vains Auteurs,

Que de Jansénius la malheureuse engeance
Qualifioit Docteurs,

Et n'étoient que l'appui de ces vieilles erreurs,
Ont été dégradés comme des séducteurs.

Allez prêcher aux harangueurs

La foible autorité des Peres:

Ce n'en est pas une pour moi,

Ils ne sont pas la regle de ma Foi;

Ils ont été ce que nous sommes,

Ils ont pu se tromper comme les autres
hommes,

Et se sont trompés fort souvent:

Autant en emporte le vent.
A cet effroyable langage,
Plein d'horreur & d'impiété,
Hé, quoi, repliqua la Ferté,
N'est-ce pas eux qui d'âge en âge
Ont porté jusqu'à nous, sans ombre & sans
nuage,
Le grand jour de la vérité?
Pour démasquer la fausseté
De l'hérésie encor naissante,
Les Peres, assemblés à Trente,
De Paul & d'Augustin n'ont-ils point em-
prunté
L'inébranlable autorité?
Ont-ils dit que la liberté
Etoit maîtresse de la grace;
Qu'elle la rendoit à son gré
Tantôt insuffisante & tantôt efficace?
Ils ont dit ce qu'ils ont voulu,
Interrompit Tellier, d'un ton fier, résolu;
De leur autorité c'est en vain qu'on se
pare:
Je soutiens moi que l'efficacité
Depend de notre volonté.
Ajoutez, s'il vous plaît, replique la Ferté,

Que c'est Dieu qui nous la prépare,
Et que sans lui la volonté s'égare,
Se porte au mal, loin de courir au bien.
Sans la grace l'homme n'est rien;
Ce n'est qu'un aveugle sans guide,
Un cheval sans mors & sans bride,
Un vaisseau sans pilote à la merci des vents;
Tous ses efforts sans lui sont impuissants.
Une ame abandonnée à sa propre foiblesse,
Chancele, s'égare, se blesse,
Et fait autant de chûtes que de pas;
A tout moment le pied lui glisse
Et tombe dans le précipice.

C'est ce qu'en cent endroits enseigne saint
Thomas.

Ma foi, dit le Tellier, en voici bien d'un
autre :

Vous croyez donc que je fais plus de cas
D'un Jacobin que d'un Apôtre?
Ah! la plaisante autorité!
Plaisante, reprit la Ferté;
Le sage Fondateur de la Société
N'avoit pas l'humeur si chagrine;
Lui qui par un décret, par nous peu res-
pecté,

Veut que nos Professeurs enseignent sa doctrine.

Mais sans nous écarter dans ces digressions,

Que répondre aux expressions,
Dont se sert le divin Apôtre,

Lorsqu'il a dit pour montrer aux Romains
Que c'est Dieu seul qui tient notre cœur
en ses mains,

Qu'il prend l'un & qu'il laisse l'autre ?

Qui pourra se plaindre de Dieu,

Ajoute-t-il au même lieu,

Si pour faire voir sa puissance

Et sa juste indignation,

Il supporte avec patience

Des vases préparés pour la perdition !

Eh, pourquoi ? Pour faire paroître

Les trésors de sa grace en ceux qu'il a
choisis

Long-temps même avant que de naître,

Pour regner sur le trône où lui-même est
assis.

A cette terrible parole,

Que répondront Chamfleur, Lescure &
Maliffole,

Et

Et si vous le voulez aussi,
Fleuriau , Bargedès , Chaulnes , Madet,
Biffi,

Et les soixante bonnes têtes,
Si l'on en croit Bouchart, au moindre coup
d'œil prêtes,

A foudroyer Quesnel & ses Approbateurs,
Deux cents Prélats & cinq Docteurs?

Encore un mot : quand Paul dans l'Eglise
naissante,

Porta la guerre & la terreur,

Les compagnons de sa fureur

Sentoient-ils au fond de leur cœur

L'heureuse impression de cette voix puis-
sante,

Qui n'appellant que lui, fit d'un persécu-
teur

Un vase plein de grace , un Apôtre , un
Pasteur,

Et dans l'égarement funeste,

Ne retirant que Paul, y laissa tout le reste?

De ses jugements souverains

Faut-il que Dieu nous rende compte?

Rougissons vous & moi de honte

D'être si foibles & si vains.

A parler franchement, c'est toute l'hérésie
Que nous avons l'art d'y trouver;
Mais il s'agit de la prouver,
Et le Public nous en défie.
La seule chose en quoi Quesnel
Sans contredit est criminel,
C'est de n'avoir pas dit que quelqu'un de
nos Peres
Fut l'Auteur de ses Commentaires.
Nous aurions tous en prose, en vers,
D'un livre aujourd'hui si pervers
Fait un éloge magnifique.
Il ne seroit plus tel qu'il est,
L'ouvrage seroit canonique;
Car nous savons, quand il nous plaît,
Changer un Saint en Hérétique,
Et notre adroite Politique
Sait à la vérité préférer l'intérêt.
Eh quoi! Quesnel aura pour lui la voix pu-
blique,
Pour lui seul chez Pralard on courra tous
les jours,
Tandis que chez Josse, Bouhours
Depuis plus de vingt ans gardera la bou-
tique,

Au fond d'un magasin plus triste & plus
reclus

Que Virginie & Régulus?

Ne souffrons point un tel outrage,
Si l'Auteur nous échappe, écrasons son ou-
vrage;

Mais n'allons pas étourdiment
Opposer à Quesnel ce nouveau Testament,
Dont on voit déjà dans les rues
Cinq ou six feuilles répandues.

Intriguons-nous beaucoup, mais aussi par-
lons peu,

Et sur-tout gardons-nous d'écrire.

On voit que le Public par notre propre aveu
Ne s'empresse guere à nous lire.

Une Lettre de Phelyppeaux

Vaut cent fois mieux que nos ouvrages,
Dont les souris rongent les pages,
Comme du Testament de Meaux,
Dont le style ennuyeux rebute.

Les lettres de cachet abregent la dispute.

Envoyons-les à Quimpercorantin,

Commenter leur saint Augustin;

Ou pour mieux pratiquer la nouvelle mé-
thode,

Dont on vient d'inventer la mode,
Au lieu d'écouter leurs raisons,
Dont la force entre nous souvent nous in-
commode,
Faites abattre leurs maisons?
Car naissant tous le casque en tête,
Il nous seroit honteux que, pour toute con-
quête,
Nous n'eussions fait raser qu'un misérable
lieu,
Qui tout au plus n'étoit soutenu que de Dieu.
Noailles ne vous aime guere,
Il est de Port-Royal le secret Protecteur,
Et quoiqu'il en fasse un mystere,
Est Janséniste au fond du cœur.
Le bon coup, si nous pouvions faire
De son Palais Archiépiscope
Ce qu'on a fait de Port-Royal!
Il est vrai, le dessein est un peu téméraire;
Mais est-ce le premier que la Société
Auroit heureusement tenté?
Dût-elle servir de victime
Au Parlement entier, contre nous tout porté;
Jouvenci fera voir à la postérité,
Que souvent ce n'est pas un crime

Qu'une heureuse témérité.
A ce discours railleur, le Pere le Tellier
Etoit sur la Ferté tout prêt à s'élancer,
Quand le Portier vint annoncer,
Qu'une Cohue Episcopale
Attend depuis un fort long-temps
Le Révérend dans la grand'sale,
Pour corriger cinq ou six Mandements
Que ces Messeigneurs ont fait faire
Par le plus docte Secrétaire
Du Charnier des saints Innocents,
A cette agréable nouvelle,
Le Tellier reprend tous ses sens,
Et quoiqu'encore en feu, met fin à la querelle,
S'ajuste, se compose, part,
Avec l'air & la bonne grace
D'un Régent qui sort de la Classe,
Et lance aux deux restants un finistre regard,
Dont le couple aguerri méprise la menace:
Puis se radoucissant, dit d'un ton goguenard,
Je pars vendredi pour Versailles,
C'est là que l'on décidera
Sur un tel fait qui cédera
Ou de Tellier, ou de Noailles.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

P ieces libres de Mr. Ferrand, page 3	
<i>L'Interrogatoire,</i>	14
<i>Autre,</i>	15
<i>La Présomption humiliée; Conte,</i>	16
<i>Conte,</i>	17
<i>Epigrammes,</i>	18
<i>Le Luxurieux, Comédie en un Acte,</i>	21
<i>L'Origine des Oiseaux, ou les Amours du Soleil & de Vénus,</i>	58
<i>Imitation de la XII. Elégie Latine d'Adrien Reland, sur la mort de Galatée,</i>	86
<i>La Chambre de Justice, établie au com- mencement de la Régence en 1715.</i>	
<i>Ode,</i>	93
<i>Sur le même Sujet,</i>	98
<i>Chanson,</i>	100
<i>Autre, sur l'Air: Assis sur l'herbette,</i>	101
<i>Autre, sur la Mort de Louis XIV.</i>	102
<i>Impromptu,</i>	109
<i>Autre,</i>	ibid.
<i>Vaudevilles,</i>	110
<i>Chanson libre, sur l'Air du Branle de Metz,</i>	115
<i>Chanson sur le Mississipi,</i>	117

T A B L E.

<i>Autre Chanson sur le même Air,</i>	121
<i>Autre, sur l'Air: Lere, la, lere, &c.</i>	125
<i>Noëls nouveaux. Tous les Bourgeois de Chartres,</i>	126
<i>Discours que devoit prononcer Mr. L'Abbé Segui, pour sa Réception à l'Académie Françoisse,</i>	132
<i>Le Mondain,</i>	145
<i>Lettre de Mr. de Genonville à Mr. le Comte de P**,</i>	151
<i>Epigramme de Mr. de Caux contre le Poëte Piron,</i>	154
<i>Réponse de Piron,</i>	ibid.
<i>Eptre à Madame de***,</i>	155
<i>Dialogue entre les Peres le Tellier, la Rue & la Ferté, Jésuites,</i>	163

Fin de la Table.

18:JU:52